

Distribution limitée

CLT-84/CONF.808/4

PARIS, le 30 novembre 1983

Original français

FA
④
B27076
P158

UNESCO

ORGANISATION DES NATIONS UNIES,
POUR L'EDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

COLLOQUE SUR LE THEME "LIBYA ANTIQUA"

Paris, 16-18 janvier 1984

INELÉN, UN SITE ARCHEOLOGIQUE DE L'EPOQUE DES CEARS
DANS L'AIR SEPTENTRIONAL, AU NIGER

par

J.-P. ROSET

(Document de travail établi à la demande de l'Unesco)

(CLT-84/CONF.808/COL.1)

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 27076 ex 1

Cpte : B M

14.11.89

Le kori Iwelen* fait partie du dense réseau de petites vallées qui drainent vers le sud-ouest une partie des eaux tombées sur le massif du mont Gréboun, point culminant de l'Afr septentrional, pendant la saison des pluies, de juillet à septembre. Il est surtout alimenté par le ruissellement qui se produit alors sur les reliefs méridionaux du massif, principalement sur l'Adrar Tessiguidil. Mais, comme la plupart de ces koris, il ne coule en fait qu'exceptionnellement, après une averse et souvent quelques heures par an seulement, sous forme de crues violentes vite absorbées par le sable.

Avant de rejoindre à l'ouest le kori Tassos, plus important et qui descend lui directement du Gréboun, son cours s'infléchit brusquement vers le sud, sur à peine deux kilomètres: la station archéologique se situe dans ce coude, par $19^{\circ} 46' 35''$ nord et $08^{\circ} 26' 00''$ est (voir la carte).

Le lit du kori est alors resserré entre des collines peu élevées constituées par la décomposition en boules des granites, empilées les unes sur les autres et mêlées de gros blocs anguleux d'aplite*, variété granitique à grains fins. C'est dans ce chaos de rochers, tout à fait caractéristique de l'érosion des roches cristallines et des paysages de l'Afr, que se trouve un bel ensemble de gravures*, réparties sur plusieurs centaines de mètres sur les deux versants du kori, avec une plus grande abondance en rive gauche.

* kori: vallée sèche, oued.

* détermination Ch. Moreau, Université de Yaoundé (Cameroun): il s'agit exactement d'une apélite à biotite chloritisée.

* leur présence à cet endroit m'avait été signalée par Fr. Sauvage alors géologue à la Société des Mines de l'Afr, qui les avait lui-même aperçues au cours d'une promenade.

Commençant en décembre 1979 les relevés systématiques et topographiques de la station, afin d'en retrouver l'organisation interne et de pouvoir comparer ultérieurement les panneaux gravés entre eux, nous avons été amené à constater que celle-ci comprenait en réalité quatre ensembles bien distincts, deux d'un côté du kori et deux de l'autre, et qu'il y avait également de part et d'autre, sur la basse terrasse et surplombée par les gravures, une aire d'habitat assez étendue. Plus ou moins recouvertes d'une voile de sable, on devinait malgré tout aisément ces deux zones d'habitation grâce à la présence au sol des vestiges habituels sur les gisements de surface: matériel de broyage des graines, tessons de poterie ainsi que divers alignements de blocs et de grosses pierres (voir le plan du site).

La découverte revêtait d'emblée un grand intérêt dans l'Aïr où la coexistence sur un même site de gravures rupestres, quelle que soit la période à laquelle on puisse les rattacher, et de vestiges matériels d'une quelconque occupation humaine n'avait jamais encore été rencontrée jusque là. Plusieurs années de recherches attentives et notamment la prospection systématiquement faite aux abords des stations de gravures que nous avons eu l'occasion de relever, aussi bien sur la bordure ténégréenne de l'Aïr que dans l'intérieur du massif, n'ont en effet jamais apporté le moindre indice dans ce domaine, les rupestres apparaissant régulièrement sans aucun contexte archéologique. C'est un peu comme si les populations qui ont fréquenté les vallées de l'Aïr pendant des siècles n'avaient laissé d'autre souvenir d'elles-mêmes que des dessins sur les rochers, un art abondant, codifié et complexe, mais un art qu'on ne peut rattacher à rien, qui ne s'enracine nulle part.

Cette absence irritante de vestiges complémentaires, d'autant plus surprenante que c'est par milliers que l'on compte aujourd'hui les gravures dans les stations qui sont répertoriées, n'est évidemment pas sans poser de nombreuses questions sur le mode de vie de leurs auteurs et la destination de ces oeuvres de plein air, découvertes la plupart du temps, comme à Iwelen, étirées sur des centaines de mètres au long des berges rocheuses des koris. Mais en premier lieu, elle prive la recherche des possibilités de datation qu'offrent généralement pour l'art rupestre les fouilles effectuées dans les couches archéologiques associables aux parois ornées, soit par le truchement de l'art mobilier comme ce fut le cas pour l'art franco-cantabrique, soit par tout autre moyen stratigraphique localement utilisable.

Si bien que la chronologie des gravures de l'Air, qui forment certainement un des ensembles les plus remarquables du Sahara, ne peut encore être établie que de façon relative. Faute de pouvoir disposer de ces points d'appui solides dans le temps que sont les données radiométriques, la succession des différents étages que distingue l'analyse en se basant sur des critères de style n'est pas dégagée des conceptions théoriques et il faut bien reconnaître que, sans ces chevilles, la construction reste fragile, même si elle semble mieux adaptée que la chronologie passe-partout de certains auteurs.

La présence d'un gisement véritable à Iwelen offrait peut-être la possibilité de sortir de cet état de choses. En outre, en procédant aux premiers relevés, nous devions également remarquer l'existence de très nombreuses sépultures monumentales dans la zone gravée, édifiées à flanc de colline souvent à proximité immédiate des rochers portant les gravures et, comme celles-ci, principalement implantées sur la rive gauche.

La station d'Iwelen prenait désormais figure d'un ensemble archéologique complet avec son village, sa nécropole et ses ruelles. Restait à établir la contemporanéité de tous ces éléments.

L'ancien village

C'est donc dans un coude que fait le kori à cet endroit et, semble-t-il, principalement sur la grève bien abritée de sa rive gauche convexe, que les hommes sont venus s'installer. L'emplacement de l'ancien village est là nettement délimité par la courbe du kori et les rochers contre lesquels il s'adosse au sud-est. Il couvre une superficie d'environ trois hectares. Un peu en amont et sur la rive droite se trouve une seconde zone d'habitation, mais elle paraît moins étendue, bien que l'ensablement actuel qui la recouvre en partie rende difficile l'appréciation de ses limites réelles. La similitude des vestiges rencontrés sur les sites autorise à penser qu'ils sont contemporains.

Ce qui permet de déceler l'existence de ces deux aires d'habitation, c'est d'abord comme nous l'avons dit la présence de nombreuses meules dispersées sur le sol à proximité d'alignements de petits blocs de pierre, qui sont parfois aussi regroupés en tas (figures 3 et 4). Ces blocs ne dessinent pas des contours très lisibles, mais la plupart ont certainement été déplacés par le ravinement de cette basse terrasse et l'on peut faire l'hypothèse que beaucoup ont servi de pierres de calage à des superstructures

aujourd'hui disparues. Les meules dormantes sont souvent larges et hautes, de forme ovale, en granite comme les molettes qui les accompagnent encore parfois. Comme sur pratiquement tous les lieux autrefois habités du Sahara depuis la période néolithique, on les trouve soit intactes et prêtes à l'emploi, soit brisées ou trouées par un long usage.

Ces macro-éléments qui attirent d'abord l'oeil lors d'une prospection sont associés à des vestiges plus modestes mais tout aussi habituels sur les gisements de la région: outillage lithique et tessons de poterie.

L'outillage lithique (figure 5) est peu abondant et très dispersé; il est pris presque exclusivement sur des quartz, roche qui se taille mal comme on le sait, ce qui ne permet pas de distinguer toujours facilement les outils des éclats. Une catégorie d'outils échappe cependant à toute ambiguïté, ce sont les grattoirs. Leur fréquence donne même une réelle spécialisation à cette industrie, avec un type pratiquement unique, le grattoir simple sur éclat souvent court et épais, parfois discoïdal ou circulaire. Nous avons récolté également quelques éclats munis d'une ou deux coches, des pièces esquillées, de rares lamelles, de rares burins d'angle, très nets toutefois, des perceurs plus rares encore, peut-être quelques mèches de foret. Mais il est évident que les éclats sans trace d'aménagement et les déchets informes dominent très largement le petit lot des pièces façonnées. Les hommes d'Iwelen avaient pourtant à leur disposition pour confectionner leurs outils toute la gamme des jaspes dont les affleurements dans ce secteur de l'Afr oriental ont servi de carrières aux différentes périodes de la préhistoire: on sait notamment quels chefs d'oeuvre techniques les atériens puis les néolithiques du Ténéré ont su tirer des remarquables possibilités qu'offre cette roche. Curieusement, eux l'ont peu utilisée. Le seul cas d'emploi vraiment notable du jaspe est même, jusqu'à présent, la confection de couteaux à partir de minces plaquettes naturelles de la roche, sur lesquelles un bord tranchant a été aménagé au moyen d'une retouche bifaciale rasante et continue. Une dizaine d'exemplaires de ces couteaux ont été répertoriés, et c'est tout. A signaler enfin un bon nombre de percuteurs, la plupart en quartz également, et des objets de parure, fragments de bracelets et d'anneaux divers en cipolin; des calibreurs attestent la confection de rondelles d'enfilage en test d'oeuf d'autruche.

On voit qu'on a vite fait le tour de cet équipement lithique qui apparaît d'autant plus pauvre qu'il est disséminé sur de

vastes surfaces. Il faut dire ici que ce quasi-dénuement n'a rien d'exceptionnel sur un site de l'intérieur de l'Aïr; il est même presque habituel pour un faciès néolithique tardif, réfugié dans les vallées du massif, dont nous avons déjà l'expérience en reconnaissant Iwelen et qui nous avait donné à plusieurs reprises des datations radiométriques autour de 4.000 ans avant nos jours*. Mais l'assimilation à ce faciès devint bientôt impossible par suite de la découverte d'objets de métal, que l'exploration méthodique du gisement nous permit de faire au cours de plusieurs campagnes de fouilles, de 1979 à 1983.

Ces pièces métalliques ont toutes été trouvées enterrées à quelques centimètres sous la surface. Les plus intéressantes sont incontestablement trois pointes de lances foliacées en tôle de cuivre* battu très mince, munies d'une soie d'emmanchement (figure 6). Elles sont à bords convergents, pointes mousses et crans arrondis ou à peine marqués; leur largeur maximum se situe dans le premier tiers à partir de la soie. La jonction avec la soie et cette soie elle-même ont une épaisseur renforcée pour pouvoir absorber le choc de la percussion sans se briser. Les bords et la pointe ont été usés au polissoir pour leur donner le tranchant, ce qu'indiquent de petites stries d'affûtage bien visibles à la binoculaire. Il s'agit donc d'armatures sans doute très vulnérantes, les premières en métal qui aient été mises à jour dans l'Aïr.

Les fouilles devaient encore fournir deux autres objets de cuivre, malheureusement fragmentaires: la partie distale de ce qui semble avoir été aussi une armature, mais beaucoup plus petite que les précédentes et, peut-être, le talon brisé d'une hache, sous toute réserve également (figure 7).

Quoi qu'il en soit, la présence de métal sur le site, malgré sa rareté, explique sans doute en partie la pauvreté de l'outillage lithique, qui ne devait venir qu'en appoint. On peut même supposer qu'on ne recourrait à la pierre que pour se donner les moyens d'effectuer certains travaux: le choix constant du quartz pour confectionner les grattoirs, qui permet d'obtenir rapidement des outils efficaces, pourrait ainsi s'expliquer de cette façon.

* l'étude et la publication de ces gisements sont en cours.

* ou en bronze, ce que déterminera l'analyse métallographique.

Il est par contre une catégorie de vestiges que le site d'Iwelen livre beaucoup moins chichement, ce sont les tessons de poterie. Leur abondance à cet endroit semble même avoir donné son nom au kori, puisque le mot iwelen est le pluriel de ewil qui signifie très exactement tesson, débris de poterie en tamahak, d'après le Lexique Français-Touareg du Père J.M. Cortade (page I40). Un targui qui nous accompagnait sur le terrain nous avait d'ailleurs déjà indiqué cette traduction et il est de fait que la prospection du kori, que nous avons effectuée en aval jusqu'au confluent avec le kori Tassos et en amont jusqu'au pied de l'Adrar Tessiguidil, soit sur une quarantaine de kilomètres, n'a pas permis de reconnaître d'autre site archéologique.

La céramique dont la toponymie locale conserve ainsi le souvenir a une allure qui, à elle seule, permettrait de penser que l'ancien village dont elle provient n'est pas néolithique. Elle marque même une rupture complète avec les traditions de cette période dans ce domaine. Nous avons eu la chance de récolter des vases pratiquement intacts et de pouvoir en réassembler d'autres à partir de tessons trouvés groupés et l'impression que cette petite série avait probablement une origine postérieure au néolithique de la région, que la mise à jour des objets de métal est venue ultérieurement confirmer, a peu à peu pris corps à mesure que nous découvrions les dimensions, les formes et la décoration de tous ces pots.

Les poteries d'Iwelen sont généralement de petite taille, voire de très petite taille si on les compare aux grands et gros récipients de terre cuite qu'ont laissés les populations néolithiques qui étaient installées non loin de là dans le pré-Ténéré, sur toute la façade orientale de l'Aïr, notamment au nord de l'Adrar Chiriet (J.P. Roset, 1978). La plupart sont des vases ouverts, c'est à dire que le diamètre de leur ouverture égale ou dépasse leur diamètre maximum (H. Balfet, 1966): on a ainsi de petits bols à fond sphérique, ce sont les plus fréquents, en calotte simple, à bord faiblement rentrant ou droit (figures 8 et 9). Ces bols sont nettement carénés lorsque ce bord droit est rentrant (figure 10), et on notera d'une façon générale qu'ils ont des proportions harmonieuses, leurs profondeurs étant toujours plus ou moins égales au demi diamètre d'ouverture. Les formes carénées se retrouvent sur des récipients beaucoup plus largement ouverts, quand par exemple une paroi concave est raccordée à un fond en calotte (figure 11). On notera également comme étant très caractéristique de l'ensemble des formes ouvertes plus profondes à bord évasé dont la silhouette est franchement campanulée (figure 12).

Les récipients fermés (diamètre d'ouverture inférieur au diamètre maximum) sont moins nombreux dans nos récoltes; tous ceux que nous avons examinés jusqu'à présent sont à courbe continue. Sont courantes les formes simples en ellipsoïde aplati (figure I3) et apparemment plus rares celles qui sont munies d'un col, qui est alors monté sur un corps qui garde ce profil ellipsoïde: cela donne une cruche au col évasé dont la silhouette est resserrée au niveau du raccord col-corps (figure I4).

Les ouvertures de tous ces vases ont rarement un bord épaissi sauf, notamment, quelques très grands vases qui sont munis d'un bord en parement important; les lèvres sont rondes ou plates.

Il ne saurait être question de décrire dans cet article préliminaire tous les décors que nous avons rencontrés sur les vases, ce qui sera un des objets de la publication définitive du site, mais seulement de signaler un style d'ornementation qui apparaît pour la première fois dans l'Air à Iwelen et qui, autant par son originalité que par sa fréquence, suffit à lui seul à caractériser l'ensemble de cette production céramique; c'en est, si l'on peut dire, la marque de fabrique.

Ce décor nouveau est partiel, appliqué sur la partie haute des récipients, au plus près de l'ouverture, et il allie cannelures, festons et bandes d'impression en combinaisons variées.

Les cannelures semblent apparemment plutôt dévolues aux récipients ouverts. Elles sont le plus souvent externes et superposées sur les bords, immédiatement sous la lèvre; on en compte parfois jusqu'à quatre, séparées entre elles par des listels d'égale importance. Là s'arrête souvent la décoration de nombreux bols (figures 8 à II). Les vases campanulés présentent quant à eux une double cannelure toujours tracée sur la face interne de leur bord évasé (figure I2); c'est le seul cas de cannelures internes que nous ayons répertorié.

Placé sous la dernière cannelure fait très souvent suite, sur les bols et les grands plats creux, un ornement festonné qui se développe régulièrement sur toute la périphérie. Dans bien des cas le feston est dessiné dans la pâte d'un fin sillon continu et il comporte alors un remplissage qui offre quelques variantes mais est toujours obtenu par impression directe de peigne: impression peu serrée inclinée tantôt à droite tantôt à gauche, mais sans jamais changer de sens sur un même vase (figures 8 et I2), ou encore appliquée en suivant l'arrondi du feston, en plusieurs lignes parallèles (figure 9).

Une variante très heureuse du même motif, également réalisée au peigne mais cette fois sans aucun cerne, est obtenue par le simple jeu d'une impression semi-pivotante: les empreintes successives en V très fermé que laisse cette technique dans la pâte sont opposées par la base en deux registres festonnés, de part et d'autre d'une étroite bande réservée sur laquelle se concentre ainsi tout l'effet recherché. Un sillon horizontal arrête le motif au niveau de la carène du récipient (figure II). On conviendra que la légèreté d'un tel décor s'harmonise parfaitement avec l'élégance de ces formes à peine carénées.

Ce souci d'appliquer un décor léger, aéré pourrait-on dire, définit bien selon nous l'esthétique des potiers d'Iwelen. La simplicité de l'ornementation des vases campanulés, qui est constante sur tous les exemplaires qu'il nous a été donné d'examiner, en témoigne bien. Outre leur double cannelure intérieure, la décoration extérieure de tous ces vases s'étage en trois registres horizontaux, réalisé chacun à l'aide de la même impression directe de peigne, inclinée à droite: d'abord la lèvre, puis c'est le classique motif festonné mis en place au niveau où s'évase l'ouverture, enfin une bande étroite placée juste au-dessous, et c'est tout (figure I2). Lorsque le décor est couvrant, on note ailleurs la volonté de rompre la monotonie qu'engendre inévitablement la répétition du même motif, par différents artifices: les impressions semi-pivotantes qui décorent une cruche, par exemple, sont disposées en rangées horizontales sur le corps du vase et opposées par la pointe ou par la base d'une rangée sur l'autre, avec d'étroites bandes épargnées entre ces rangées, alors que sur le col les mêmes rangées d'impressions seront verticales (figure I4). Il y a là une invention bien éloignée des conceptions néolithiques!

Ces idées qui viennent renouveler le décor céramique dans la région, on en trouvera l'expression la plus achevée dans un petit vase sur lequel nous terminerons ce rapide tour d'horizon et qui constitue à nos yeux une réussite complète d'intégration d'une forme et d'un décor. Il s'agit d'un vase fermé en ellipsoïde aplati (figure I3); il comporte sur son bord rentrant un décor rayonnant incliné centré sur l'ouverture, obtenu au peigne et donnant en vue aérienne l'impression d'un mouvement tournant, effet cinétique particulièrement bien venu et encore sans équivalent à notre connaissance dans l'ornementation céramique du Sahara méridional. Ce décor est arrêté par un trait horizontal à hauteur du diamètre maximum et, sous la lèvre, par un sillon nettement plus marqué.

Il semble que tous ces récipients aient été montés aux colombins sur des fonds moulés, en utilisant une tournette: la régularité des panses, des ouvertures, du tracé des camelures en est sans doute la preuve. Des analyses sont en cours pour déterminer la composition des pâtes.

Tous les vestiges qui viennent d'être décrits et qui sont issus de la surface du gisement de la rive gauche ou de son sous-sol, ont pu être datés par le radiocarbone. Les datations ont été effectuées sur des charbons prélevés dans des foyers apparus au cours de différents sondages, par le Laboratoire d'Hydrologie et de Géochimie Isotopique de l'Université de Paris-Sud que dirige J.C. Fontes. Deux résultats ont été obtenus successivement: 2.160 ± 50 ans et 2.680 ± 40 ans avant nos jours. L'écart d'environ 500 ans entre ces deux âges radiométriques n'a pas encore reçu d'explication satisfaisante; une troisième tentative de datation est actuellement en cours.

La nécropole

La contemporanéité de la nécropole et du gisement a été établie dès la fouille de la première sépulture monumentale, que nous avons entreprise à titre exploratoire lors de la découverte du site en décembre 1979. Nous avons en effet eu la chance de mettre à jour dans cette tombe un vase campanulé absolument identique à ceux dont nous venions de recueillir des exemplaires plus ou moins complets sur l'emplacement de l'ancien village. Le lien ainsi noué entre les documents archéologiques était solide et l'association entre le gisement et sa nécropole démontrée une fois pour toutes.

Nous avons dit en commençant que c'est dans la zone gravée immédiatement derrière le gisement que se trouvent les monuments funéraires, au moins ceux que nous avons aperçus lors de notre premier passage à Iwelen. Ce sont en majorité de gros tumulus à cratère, édifiés à flanc de colline sur les replats de la pente ou au fond des petits vallons qui serpentent entre les croupes granitiques. Ils sont isolés ou groupés à trois ou quatre, jamais plus.

Celui que nous avons démonté, que nous appellerons dorénavant la sépulture n° I, a été choisie en fonction de sa taille modeste et de sa facilité d'accès, au pied de la colline (figure 15). C'est un tumulus tronconique à cratère tout à fait classique, de

plan à peu près circulaire puisque nous avons mesuré 4,90 mètres dans ses deux diamètres nord-sud et est-ouest; sa hauteur est de 0,90 mètre. Le flanc ouest de la construction, sous le vent, est très ensablé, de même que la dépression aménagée au centre, qui est également circulaire (diamètre: 2,30 m environ), à fond plat et peu profonde, 0,15 mètre au maximum (voir le plan de la sépulture, figure I6).

Le démontage montre qu'il est constitué exclusivement de blocs informes plus ou moins gros, ramassés dans la colline et empilés sans ordre apparent. Comme dans tous les tumulus sahariens à cette latitude, les blocs sont pris dans un sédiment pulvérulent que nous pensons être un mortier véritable. Il n'y a pas de fosse et, la dernière pierre enlevée, on arrive directement sur le mort; celui-ci est déposé à même le sol sur lequel a été édifiée la construction.

Le squelette est en très mauvais état, certains os ne sont plus que des traces sur le sable, ce qui doit s'expliquer par la situation en bas de pente du tumulus: dans cette position il doit retenir les eaux de ruissellement, qui ont causé les dommages observés. Pour autant qu'on puisse en juger, l'individu a été inhumé en position fléchie (figure I7), couché sur le côté droit, les mains ramenées entre la tête et les genoux; les jambes sont certainement pliées l'une sur l'autre. La tête est au sud et ce qui subsiste des vertèbres et des os du bassin indique que la colonne vertébrale est dans un axe nord-sud.

On voit que ces quelques restes, qui ne sont pas photographiables en place, n'ont pas de valeur anthropologique. L'intérêt de la tombe est plutôt d'ordre ethnologique: il provient de la parure et du mobilier trouvés près du squelette, qui apportent des informations intéressantes sur le rituel d'inhumation pratiqué à Iwelen dans les quelques siècles précédant le début de notre ère.

La parure (figure I8) est constituée de perles et de rondelles d'enfilage, regroupées en deux zones très voisines: l'une se trouve dans la région que devaient occuper la mandibule et les vertèbres cervicales, ce sont sans doute les éléments d'un collier (1 grosse perle en argilite, 2 petites perles en cornaline, 7 rondelles d'enfilage sciées dans la coquille d'un petit mollusque); l'autre est au contact des mains, ce sont 9 grosses perles cylindriques prises dans une silice amorphe translucide et une perle en cornaline, qui devaient composer un bracelet. Toutes les perles ont une perforation biconique. Ces éléments très modestes

laissent supposer que le mort a été inhumé avec sa parure de tous les jours.

Le mobilier qui accompagne le squelette est autrement intéressant, nous dirons même peu fréquent dans un monument funéraire saharien. Il y a d'abord ce vase campanulé (figures I2, I7) découvert brisé et dans les fragments étaient regroupés au niveau du bassin derrière la colonne vertébrale; la poterie a donc été déposée dans le dos du mort lors de l'inhumation. Le vase ayant pu être reconstitué presque intégralement, si ce n'est quelques tessons, sans doute disparus par corrosion, on peut penser qu'il était intact lorsqu'il fut placé dans la tombe. Egalement au contact du squelette et près du vase se trouve une petite coupe de forme ovale en talcschiste, soigneusement polie et décorée de quatre incisions verticales parallèles (figures I7, I8 et I9). Un deuxième groupe d'objets est en relation avec la partie supérieure du squelette: une meule plate, étroite et longue (0,38 m x 0,23 m; épaisseur moyenne 0,03 m) en gneiss a été posée retournée à cheval sur ce qui fut la tête et l'épaule gauche (figures I7 et 20); des esquilles d'os du crâne et de la région scapulaire découvertes sous la meule ne laissent pas de doute sur ce point. Juste derrière l'emplacement que devait donc occuper le crâne se trouve une petite molette en granite (figures I7 et 2I).

En outre, deux objets que nous hésitons à classer dans la parure ou dans le mobilier sont associés au squelette. Ce sont, d'une part un petit bloc d'amazonite grossièrement équarri trouvé dans la région du rachis ou des côtes (figure I8) et, d'autre part, un curieux objet en silex taillé, dont on peut rapprocher la forme de celle d'un pommeau de canne (figure 22) et dont la destination est totalement mystérieuse; ce dernier est au niveau des genoux.

Les observations faites au cours du démontage du tumulus permettent, pour conclure, de se faire une idée assez précise du processus d'inhumation: le mort, dont nous ignorons s'il est ou non enveloppé dans un linceul, est très probablement déposé en position fléchie sur le côté droit sur un sol plat, avec une orientation nord-sud, la tête au sud. On a dû lui laisser la parure qu'il porte habituellement. Les différents objets que nous venons de décrire sont déposés près de lui et sur lui. Il est ensuite recouvert de blocs, qu'on entasse apparemment directement sur le corps et qui sont liés entre eux par un mortier argilo-sableux. On donne à la construction funéraire l'aspect extérieur d'un tronc de cône surbaissé et l'on aménage au sommet une dépression en forme de cratère très évasé et peu profond; il faut bien voir que ce cratère, appellation qui fait image, fait partie de l'architecture du monument et n'est pas dû à un affaissement

central du dispositif.

L'intérêt de cette fouille préliminaire devait nous conduire à mettre sur pied un programme d'étude complet de la nécropole, en liaison avec l'Institut de Recherches en Sciences Humaines de Niamey. Ce programme a donné lieu à plusieurs campagnes entre 1980 et 1983. Aujourd'hui plus de cinquante monuments funéraires ont été fouillés, en collaboration avec notre collègue Fr. Paris, anthropologue de l'O.R.S.T.O.M.. Les documents mis à jour confirment pleinement la contemporanéité de l'ancien village et de sa nécropole; ils représentent un ensemble important d'informations nouvelles sur les pratiques funéraires, la culture matérielle et l'aspect physique des populations qui vivaient dans le nord de l'Aïr vers - 500 ans avant notre ère. La publication complète de ces fouilles est en préparation.

L'environnement rupestre

Etablir un second lien avec l'environnement rupestre était dès le départ, nous l'avons dit, le volet complémentaire de nos recherches. Les différentes campagnes dont il vient d'être question devaient nous permettre de pénétrer dans l'univers souvent étonnant des oeuvres qui sont rassemblées par centaines à Iwelen et, dans ce domaine également, nous estimons être parvenu à un résultat positif.

L'impression dominante que donnent rapidement les gravures lorsque, escaladant blocs et rochers, on se lance à leur découverte est sans doute celle d'une grande unité de style. Cette homogénéité des représentations se perçoit à un double niveau: au niveau de la station tout entière d'abord, si l'on parcourt sur l'une et l'autre rive ces zones à forte densité de figurations, séparées par des vides qui ont permis, comme on l'a vu la division commode en quatre sous-stations, et qui témoignent toutes à l'évidence d'une inspiration identique; ensuite à l'intérieur de chacun de ces ensembles restreints où les apports ultérieurs, que l'on identifie aisément, sont vraiment très peu nombreux.

L'étude de détail des relevés exhaustifs de la station n'est pas venue modifier ultérieurement cette première impression; elle a permis au contraire de la préciser et de la fonder sur l'analyse des oeuvres elles-mêmes, en allant des figures isolées aux figures groupées (procédé et utilisation de la roche support,

étude des formes, des compositions et des constructions), en recherchant également les associations significatives débouchant sur la définition de thèmes. Cette démarche, directement inspirée par l'enseignement délivré par Monsieur le Professeur A. LEROI-GOURHAN au Collège de France depuis 1969, a produit des résultats qui seront exposés dans la publication complète du site d'Iwelen, actuellement en cours d'élaboration. Nous n'en donnerons ici que les éléments qui permettent de situer Iwelen dans la chronologie des rupestres de l'Aïr que nous proposons et de caractériser pour l'essentiel le contenu artistique de la station.

L'homme est au centre des représentations, qui s'organisent autour de lui. C'est un personnage de convention qui répond à un stéréotype particulièrement puissant puisque l'immense majorité des représentations humaines que nous avons recensées offre toujours de lui la même image. Il est figuré debout dans un plan strictement frontal (figure 23), avec une tête hypertrophiée en forme de tulipe à trois pointes dont deux comportent le plus souvent un prolongement, sorte d'antenne filiforme, qui retombe de chaque côté, les bras décollés du corps et pliés, les jambes raides. Ses membres n'ont pas d'épaisseur, les mains sont indiquées par quelques doigts écartés, les pieds sont en profil opposé. Il est vêtu d'une courte tunique, serrée à la taille et créant une silhouette qui aboutit fréquemment à une formule de représentation bitriangulaire. Un axe vertical de symétrie souligne le dédoublement parfait des deux moitiés de la figure, dont le statisme est total. Cette description géométrique au dessin simplifié à l'extrême, sans aucun modelé, est obtenue par un piquetage superficiel plus ou moins dense et uniforme de la roche. Ce sont les têtes, dans l'abstraction desquelles s'exprime tout le mystère de la convention, qui présentent paradoxalement les remplissages les plus divers: bouchardage homogène, réserve partielle ou totale, ajourage, quadrillage, semis de points, c'est un peu comme si l'inspiration de l'artiste retrouvait là quelque liberté (figure 24).

La plupart de ces personnages sont des guerriers portant parfois un petit bouclier rond ou rectangulaire et toujours armés d'une lance unique (figure 23). La représentation constante de ces lances dont les proportions sont souvent exagérées, qu'on trouve même dessinées seules sur les rochers, semble avoir été une préoccupation importante pour les graveurs d'Iwelen. Nous en avons reporté sur calque un bon nombre, pour les comparer aux armatures de cuivre découvertes sur le gisement et nous avons constaté que se retrouvait souvent là, tout à fait identique, la forme foliacée assez particulière de celles-ci. Cette correspondance constitue certainement un argument sérieux en faveur de la contemporanéité du village et des gravures. Dans la chrono-

logie de nos missions de recherches successives à Iwelen, la découverte des pointes de cuivre, qui n'est venue que tardivement, était même attendue depuis longtemps car il semblait de moins en moins probable, à mesure que nous progressions dans le relevé des rupestres, que les lances gravées omniprésentes fussent la reproduction d'armatures de pierre, dont nous n'avions par ailleurs nulle trace sur l'aire d'habitat. C'était même une quasi-certitude depuis que nous avons remarqué certaines pointes de lance triangulaires à base élargie, tout aussi fréquentes dans les représentations, dont le dessin comporte une nervure centrale très nette (figure 25).

Les guerriers sont associés à des chars, dont il existe deux exemplaires dans la station (figure 25). Ces chars sont d'une facture analogue à la majorité de ceux que nous connaissons dans l'est de l'Afr, au total huit actuellement - nous avons publié le premier découvert en 1971 dans le kori Taguel - c'est à dire qu'ils sont attelés. Mais à Iwelen, le char le plus explicite des deux (figure 26) n'offre pas tous les détails que l'on souhaiterait avoir sur cet attelage car les animaux qui le tirent sont trop petits et schématiques pour être identifiés à coup sûr. Ce qui est certain, c'est qu'ils n'ont pas de cornes et sont pourvus d'une queue assez longue. Nous pensons que ce sont des chevaux, surtout par référence à un autre char de la région d'Iférouane (kori Emouroudou, à paraître), qui est monté par un personnage dont la tête est caractéristique et dont l'attelage est constitué de deux chevaux, très reconnaissables. La structure du char lui-même est bien visible: c'est un engin à deux roues rayonnées, moyeu et jante simple, réunies par un essieu. De cet essieu part un timon unique. Entre les roues, à l'avant de l'essieu, est figurée une étroite plate-forme; à l'arrière une structure double fait penser à deux garde-corps. Il n'y a pas de conducteur, pas de guides et on ne voit pas comment les chevaux sont attelés au timon: celui-ci vient simplement au contact de leurs têtes. La composition à plat de l'ensemble est caractéristique de la série: chevaux et roues sont dédoublés verticalement en miroir dans un espace sans profondeur.

Les chevaux figurés seuls sont pratiquement absents de la station, ce qui confirme une observation que l'on trouve régulièrement à propos de la période des chars dans la littérature consacrée à l'art rupestre du Sahara. Il n'en existe que quelques uns, mais en revanche on les reconnaît au premier regard tant cette fois tout ce qui fait la silhouette d'un cheval vu de profil est bien noté (figure 27). Il en sera de même pour la plupart des animaux représentés à Iwelen, le dessin des contours assurant le plus souvent l'identification immédiate des espèces. Les graveurs sont d'ailleurs allés très au-delà de ces tracés minimum

et l'on peut dire que l'étude du bestiaire qu'ils ont laissé fait clairement apparaître à la fois leur souci de reproduire la réalité optique des formes animales et, peut-être davantage encore, celui d'en exprimer, par des simplifications brutales et souvent outrancières, les caractères essentiels.

C'est en effet dans cet esprit que sont représentés de très nombreux bovidés, le thème de l'homme et du boeuf faisant l'objet d'inlassables répétitions (figure 28), ainsi qu'une faune sauvage abondante et diverse: girafes, sériées en file sur les panneaux ou figurant dans des scènes où elles sont incontestablement chassées à la lance (figure 25), éléphants et rhinocéros massifs (figures 29 et 30), lions puissants aux griffes outrées (figure 31), autruches qui ne sont plus que deux pattes qui courent (figure 32), antilopes au fin museau juchées sur des pattes fragiles. L'une d'elles, où l'on reconnaît sans peine la tête et le postérieur blancs de la gazelle dama, revient avec une insistance telle qu'elle ne peut être déniée de signification: gravée seule ou allaitant son petit (figure 33), ce qui est l'occasion d'un des tableaux les plus réussis que nous connaissions dans l'Afr, elle accompagne surtout fréquemment l'homme, auquel l'attache un lien dont la boucle est passée autour de son cou (figure 24).

La double préoccupation qui guide la main des artistes d'Iwelen ne les conduit pas toujours, on s'en rend compte, à éviter les attitudes raides dans leurs dessins, qui manquent souvent un peu d'aisance, mais surtout elle ne les écarte pas du tout de la voie des stéréotypes dans la représentation du monde animal. Car ce réalisme modéré et expressif produit en fait des modèles d'animaux convenus et invariables, aussi immanquablement que le phénomène de géométrisation figeait la figure de l'homme dans la symétrie; il y a une façon de faire une girafe, un éléphant, une gazelle dont on ne s'éloigne que rarement et qu'on reproduit à n'en plus finir de rocher en rocher. Si bien que les collines qui entourent l'ancien village sont une immense galerie d'images que l'on dirait le plus souvent décalquées les unes sur les autres

Tels sont les grands traits qui permettent selon nous une première caractérisation des oeuvres rupestres d'Iwelen, auxquelles, on le notera également, ne sont encore jamais mêlées d'inscriptions alphabétiques.

Cette manière très codifiée d'exprimer les formes correspond à un système de pensée original qui apparaît dans l'Afr en même temps que les chars. On ne relève en effet aucune filiation entre le style de gravure dont Iwelen peut désormais constituer la station de référence et un autre style, très différent, propre à un très petit nombre d'oeuvres gravées que nous n'avons jamais ren-

contrées qu'en un seul endroit en dix années de recherches et que, à notre avis, on peut rapporter à l'unique période de l'art qui soit à coup sûr antérieure dans l'Aïr. Nous en avons signalé l'existence en 1971 dans un petit kori de la face orientale du Takolokouzet, le kori Tamakon, donc un peu plus au sud: il s'agit d'un bel ensemble dont le style et le contenu, organisé autour de la figure d'un pasteur au long manteau, sont attribuables à la phase pastorale. Cet ensemble qui ne comporte aucun équivalent ailleurs n'est toujours pas daté, mais il existe et il y a donc là une évidente solution de continuité dans la chronologie, probablement aussi un intervalle assez long entre les deux périodes.

En revanche, il n'y aura plus de hiatus par la suite car les conducteurs de chars mettent en place, dès qu'ils se manifestent, un système de représentation qui régira désormais toute l'évolution de l'art rupestre du massif. Cet art sera sans doute de plus en plus marqué par le schématisme et il souffrira de la disparition progressive de la faune, liée à la désertification, mais en définitive les lignes de structure observables à Iwelen apparenteront les oeuvres entre elles jusqu'aux plus récentes et constitueront le fond permanent de son inspiration. Les derniers dépositaires de cette tradition seront probablement les Touaregs, dans un passé qu'il est encore impossible de situer précisément mais qui peut n'être pas très lointain.

Quoique réserve l'avenir des recherches dans cette direction, il est clair qu'à Iwelen, à l'origine de la trajectoire, on se trouve confronté en même temps à deux phénomènes tout à fait identiques: la présence à la fois d'une céramique et d'un art entièrement nouveaux que, jusqu'à preuve du contraire, rien n'annonçait dans la région. Leur coexistence sur le même site, le lien qu'établit entre eux la connaissance du métal et son utilisation dans l'armement, établies sans contredit dans un cas et hautement probables dans l'autre, incitent à n'y voir que deux aspects simultanés d'une seule réalité archéologique, l'arrivée dans le massif de l'Aïr d'une population nouvelle.

Nous avons étendu systématiquement nos prospections à un périmètre assez vaste dont le site d'Iwelen était le centre, le long du kori comme nous l'avons dit, vers le nord en remontant les petites vallées qui conduisent au pied du Gréboun et en direction du sud sur une distance équivalente, soit une vingtaine de kilomètres. Ces reconnaissances se sont révélées négatives tant au point de vue des gisements que des rupestres, si l'on excepte quelques nouvelles gravures, de même style d'ailleurs, qui existent en plusieurs endroits du kori Tassos. Cet isolement archéologique du site constitue à nos yeux un autre argument favorable à la contemporanéité de l'ensemble. Un décalage dans le temps

est finalement plus difficile à imaginer car si l'on suppose que l'endroit a été fréquenté à deux périodes successives, il faut admettre qu'il le fut d'abord par une population de graveurs assidus mais éloignés de leurs bases ou ne laissant d'autre trace de leur passage que le témoignage de leur art, puis par une population de non-graveurs, créant là un village important et allant enterrer leurs morts dans les rochers en se contentant d'admirer les oeuvres qu'y ont laissé leurs prédécesseurs. Cette hypothèse se heurte un peu à la vraisemblance. L'ordre chronologique d'une double occupation ne pourrait d'ailleurs être inversé dans la mesure où la fouille d'un monument funéraire effectuée en compagnie de Fr. Paris a montré que des blocs gravés étaient inclus dans la construction.

Enfin les deux premières datations radiométriques obtenues pour le gisement, 2.680 ± 40 ans et 2.160 ± 50 ans avant nos jours, sont tout à fait acceptables pour les documents rupestres, qu'elles situent pour l'instant dans des limites que l'on pouvait attendre. On remarquera qu'elles correspondent aux âges proposés par P.J. et C.A. Munsen pour les chars à boeufs des villages de Bled Initi et Taidrart II en Mauritanie, respectivement datés de 2.600 ± 110 ans et 2.430 ± 105 ans B.P.. Si par ailleurs on replace ces résultats dans l'évolution paléoclimatique du Sahara méridional, dont on sait à présent fixer les principales étapes dans le bassin du Tchad et le Niger oriental depuis les travaux de M. Servant et J. Maley notamment, on constate en revanche que l'occupation d'Iwelen débute de façon assez inattendue pendant l'épisode aride que ces auteurs situent entre une transgression lacustre encore bien marquée dans le Ténéré de 3.500 à 3.000 B.P. environ et une dernière et faible pulsation humide placée vers 2.500 ans avant nos jours dans le même secteur. Quel était alors le climat de l'Aïr? On peut raisonnablement supposer que le massif était moins touché par la sécheresse que les étendues vides du Ténéré et qu'une grande faune de savane a pu se maintenir sans trop de difficulté dans ses vallées entre les deux derniers optimums précédant notre ère.

+

+ +

Tels sont les faits qui nous conduisent à penser que le site d'Iwelen est un ensemble archéologique complet et qu'il n'y a pas lieu d'en disjoindre les éléments. Nous ne nous dissimulons pas que les arguments qui nous font associer les gravures rupes-
tres au village et à la nécropole n'ont pas toute la solidité des documents qui établissent la contemporanéité de ces derniers mais ce sont les seuls dont nous disposons actuellement pour approcher la vérité et, tels qu'ils sont, ils nous semblent suffisants pour asseoir notre conviction, fut-elle provisoire. Des arguments contraires, mieux fondés encore, seraient susceptibles de nous en faire changer, mais pour l'instant nous n'en voyons pas qui le soient.

Estimer que les riverains du petit kori que l'on trouve établi dès la fin du septième siècle avant notre ère sont des paléoberbères, n'est sans doute pas formuler une hypothèse très hardie. Le matériel ostéologique recueilli dans les tombes devrait cependant permettre à Fr. Paris de préciser leurs traits. Considérer qu'ils constituent la première des nombreuses vagues d'immigration berbère qui viendront par la suite peupler l'Afr au cours des premiers siècles de l'histoire et jusqu'à l'arrivée des Touaregs, semble également assez bien démontré par les différents documents archéologiques que nous avons réunis jusqu'à présent dans le massif et sur sa lisière ténégréenne. Que ces utilisateurs de chars, qui possédaient des armes en cuivre, aient employé le métal pour la construction de ces engins nous semble enfin aller de soi; lorsqu'on connaît la difficulté de pénétration des contreforts orientaux de l'Afr, où l'on quitte les plateaux rocaillieux pour le sable mou des koris, on ne peut croire que des chars dépourvus de toute pièce métallique de renfort aient pu rouler bien longtemps, quoi qu'on ait dit sur ce point.

Mais l'intérêt majeur du site d'Iwelen, c'est surtout de doter enfin ces conducteurs de chars de la culture matérielle qui leur manquait encore complètement. Et c'est aussi l'espoir de retrouver peut-être, par le biais de leur céramique, le chemin de leur origines.

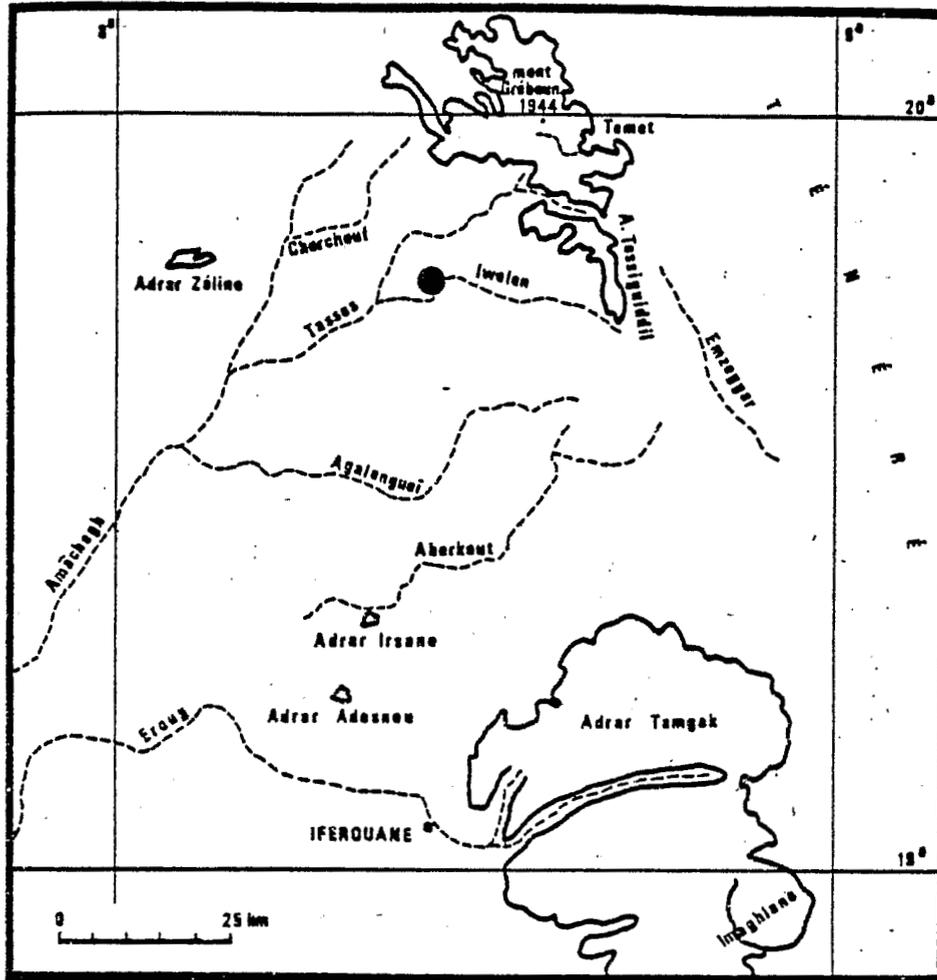


Figure I: carte de situation du site archéologique d'Iwelen dans le nord-est de l'Air.

Indications bibliographiques:

- . Camps, G.: "Berbères. Aux marges de l'histoire", Edition des Hespérides, 1980, 358 pages.
- . Leroi-Gourhan, A.: Résumé des cours et travaux, Annuaire du Collège de France, Paris, 1969-1982.
- . "Les chars préhistoriques du Sahara. Archéologie et techniques d'attelage", Actes du colloque de Sénanque publiés sous la direction de G. Camps et M. Gast, Université de Provence, 1983, Aix en Provence, 200 pages.
- . Lhote, H.: "Les chars rupestres sahariens des Syrtes au Niger par le pays des Garamantes et des Atlantes", Editions des Hespérides, 1982, 272 pages.
- . Maley, J.: "Etudes palynologiques dans le bassin du Tchad et paléoclimatologie de l'Afrique nord-tropicale de 30.000 ans à l'époque actuelle", Thèse d'Etat, Travaux et Documents de l'ORSTOM, n° 129, Paris, 1981.
- . Munsen, P.J.: "Nouveaux chars à boeufs rupestres du Dhar Tichitt (Mauritanie)", Notes Africaines, n° 122, avril 1969, 62-63.
- . Roset, J.-P.: "Art rupestre en Afr", Archéologia, mars-avril 1971, n° 39, 24-31.
 - " "Nouvelles stations rupestres situées dans l'est de l'Afr, massif de Takolokouzet", Actes du 7ème Congrès Panafricain de Préhistoire et d'Etudes du Quaternaire, Addis-Abeba (1971) 1976, 301-307.
 - " "Iwelen: l'ancien village" (en préparation).
 - " "Iwelen: la nécropole", en collaboration avec Fr. Paris (en préparation).
- . Servant, M.: "Séquences continentales et variations climatiques: évolution du bassin du Tchad au cénozoïque supérieur", Thèse d'Etat, ORSTOM, 1973.

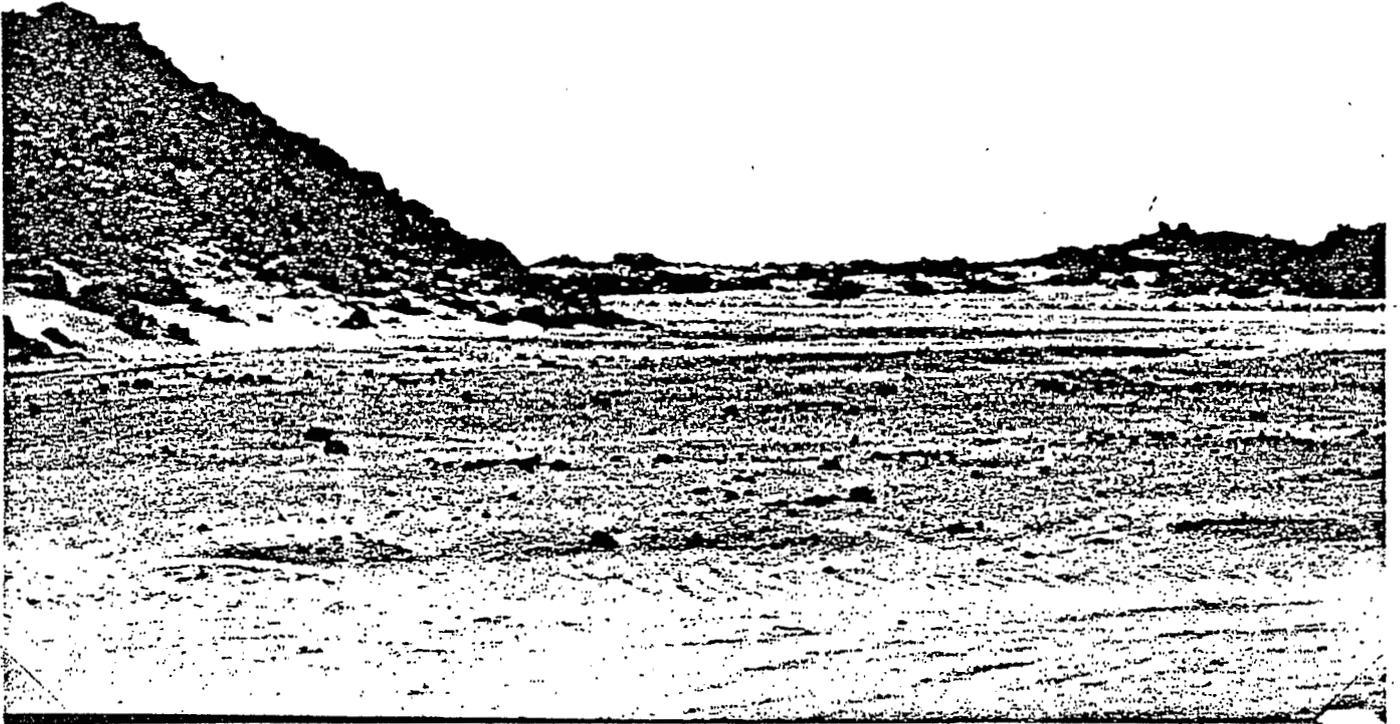


Figure 3: aspect de l'ancien village adossé contre la colline où se trouvent les gravures, en rive gauche du kori; on aperçoit celui-ci en arrière plan.



Figure 4: des structures de ce type sont fréquentes en surface du gisement; ici groupement de blocs et meule.

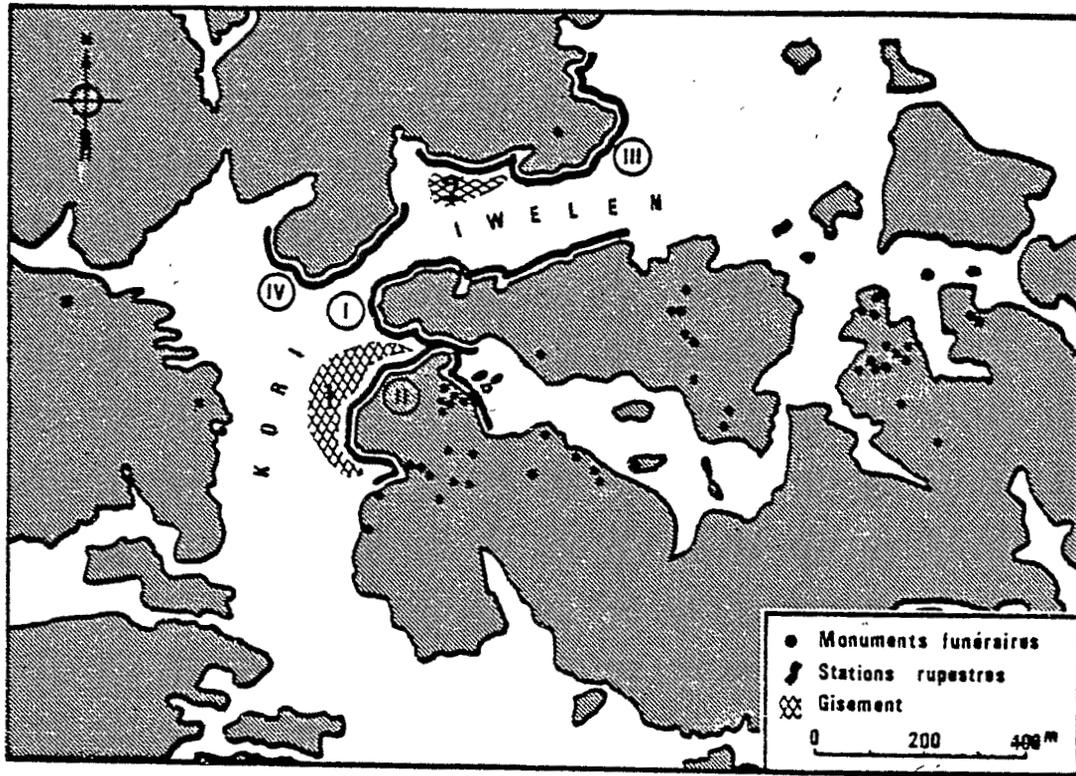


Figure 2: organisation topographique du site, dans le coude du kori.

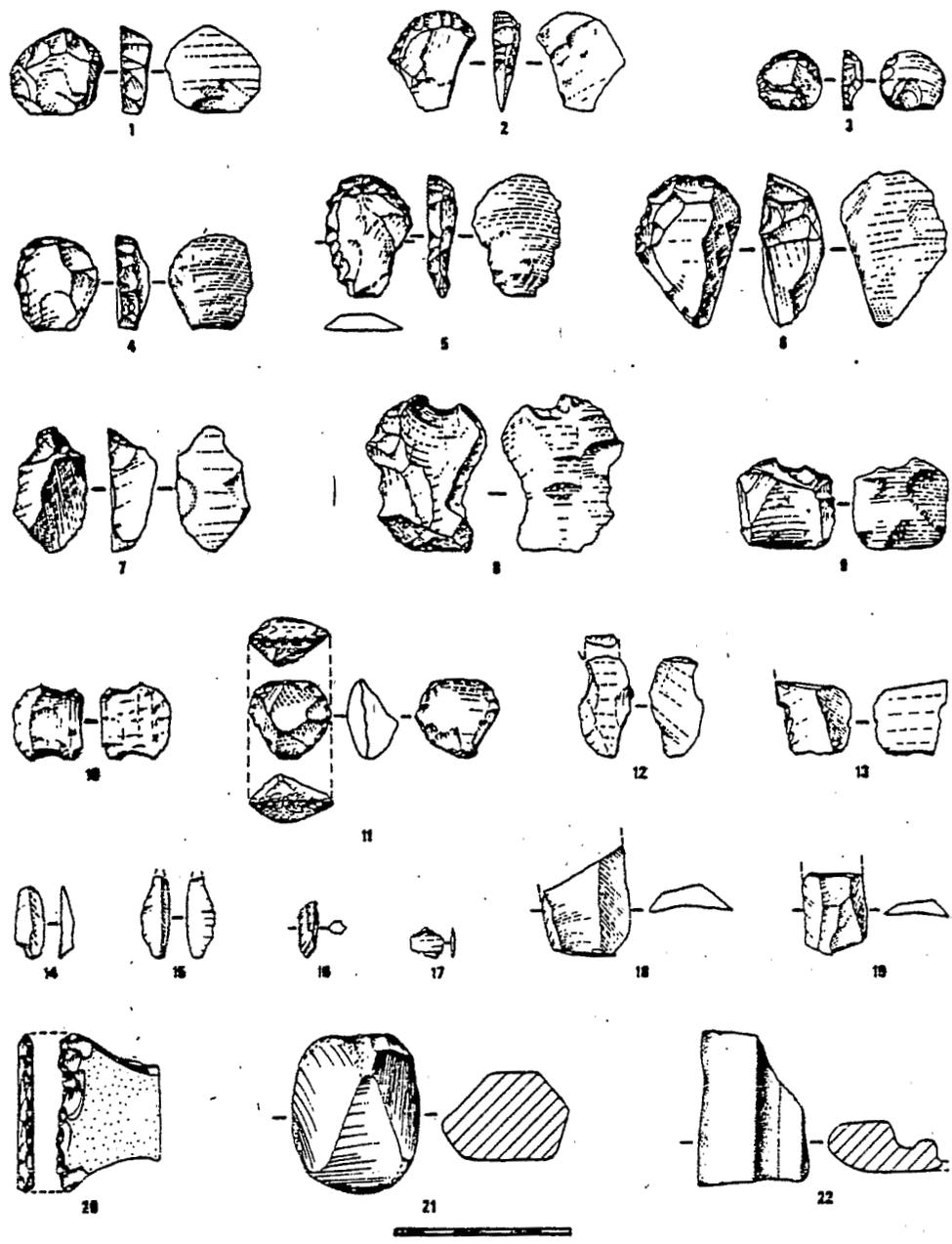


Figure 5: outillage lithique le plus habituel sur le gisement; toute les pièces sont en quartz sauf les n° 20 (jaspe vert) et 22 (grès).
 N° I à 7: différents types de grattoirs sur éclat; n° 8 à 10: éclats encochés simples ou doubles; n° II: pièce esquillée; n° I2 et I3: burins d'angle; n° I4 et I5: lamelles; n° I6: mèche de foret?; n° I7: micro-perçoir; n° I8 et I9: fragments de lames; n° 20: fragment d'un couteau; n° 21: percuteur; n° 22: calibre de rondelles d'enfilage.

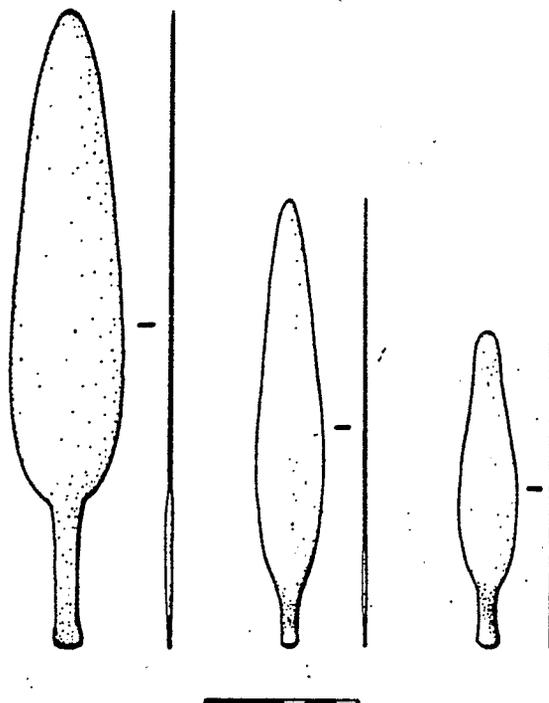


Figure 6: les trois pointes de lance en cuivre découvertes sur le gisement.

	gauche	milieu	droite
longueur	243 mm	170 mm	120 mm
larg. maxi.	44 mm	26 mm	22 mm
épais. maxi. pointe	1 mm	1 mm	1 mm
épais. maxi. soie	2,5 mm	1,5 mm	1,5 mm

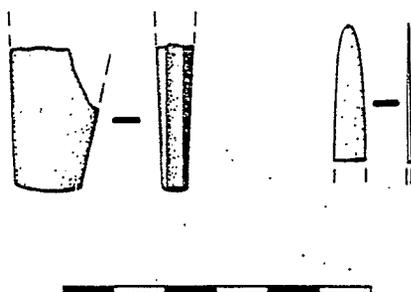


Figure 7: les deux autres objets de cuivre provenant du gisement. A gauche: talon brisé d'une hache? A droite: extrémité distale d'une armature.

utes
).
ats
bu-
7:
'un
ge.

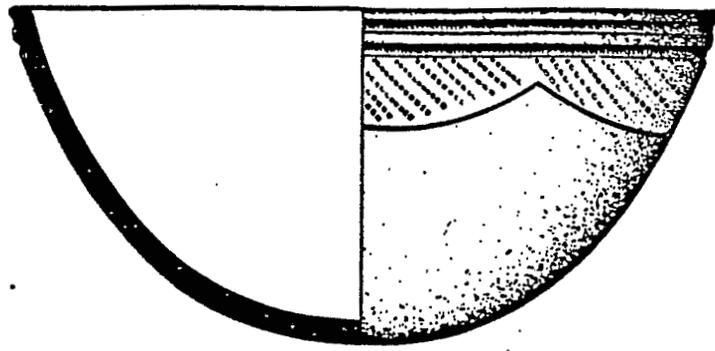


Figure 8: bol en calotte simple; décor à deux cannelures et feston (gisement et sépulture n° 5 fouillée en compagnie de Fr. Paris).

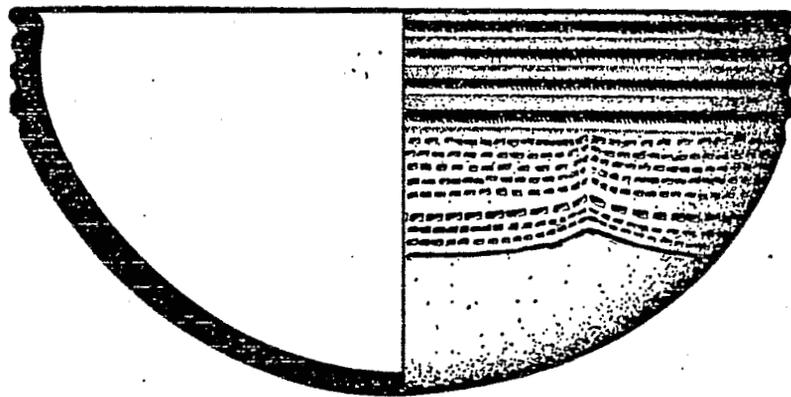


Figure 9: bol à bord droit; décor à quatre cannelures et feston (gisement et sépulture n° 3 fouillée en compagnie de Fr. Paris).

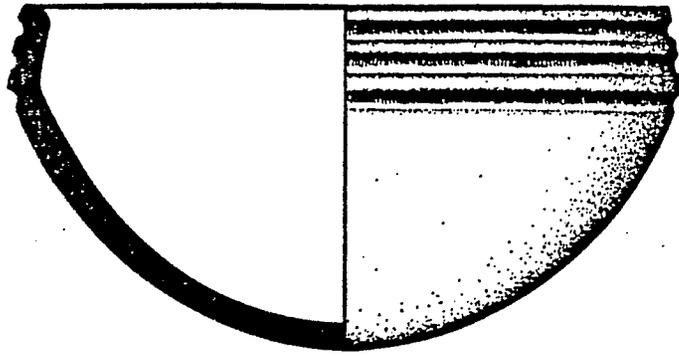


Figure IO: bol faiblement caréné; décor à trois cannelures (gisement et sépulture n° 3 fouillée en compagnie de Fr. Paris).

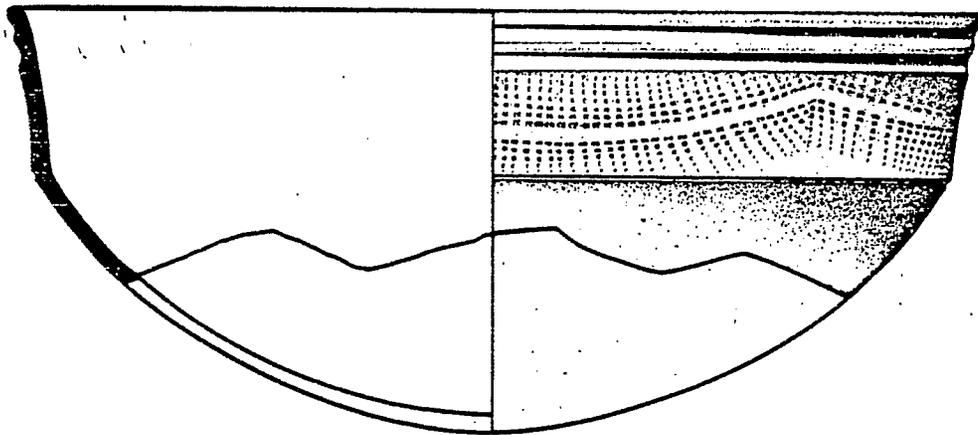
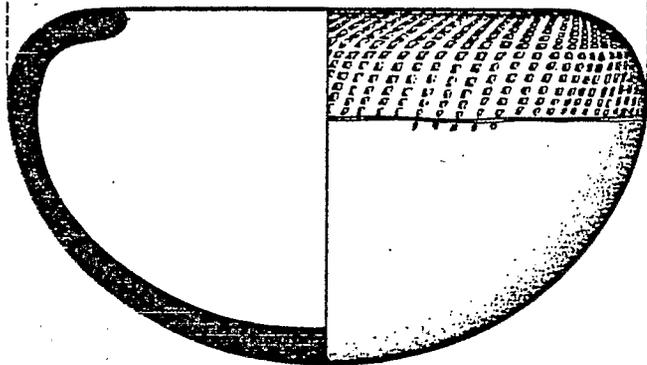
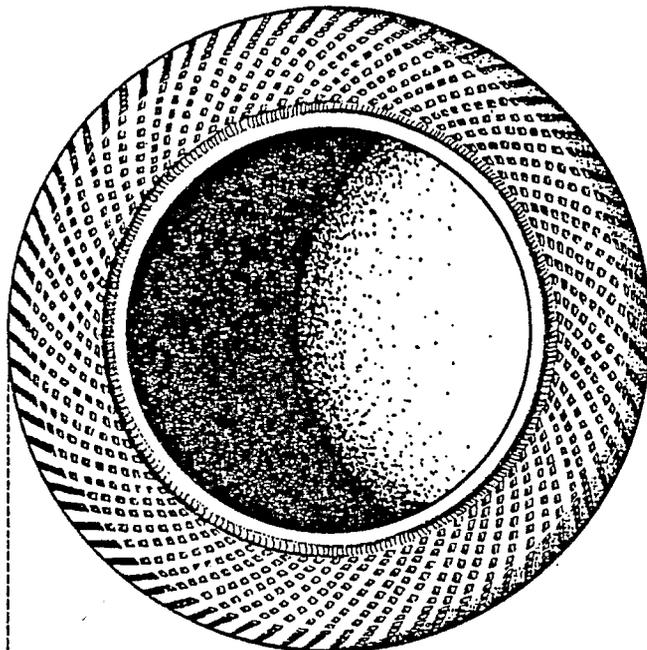


Figure II: grand plat creux caréné; décor à deux cannelures et feston (gisement et sépulture n° 29 fouillée en compagnie de Fr. Paris).



bande
déco

Figure I3: vase fermé, très proche des bols, à décor rayonnant incliné
le seul exemplaire connu provient de la sépulture n° 3 fouillée en
compagnie de Fr. Paris.

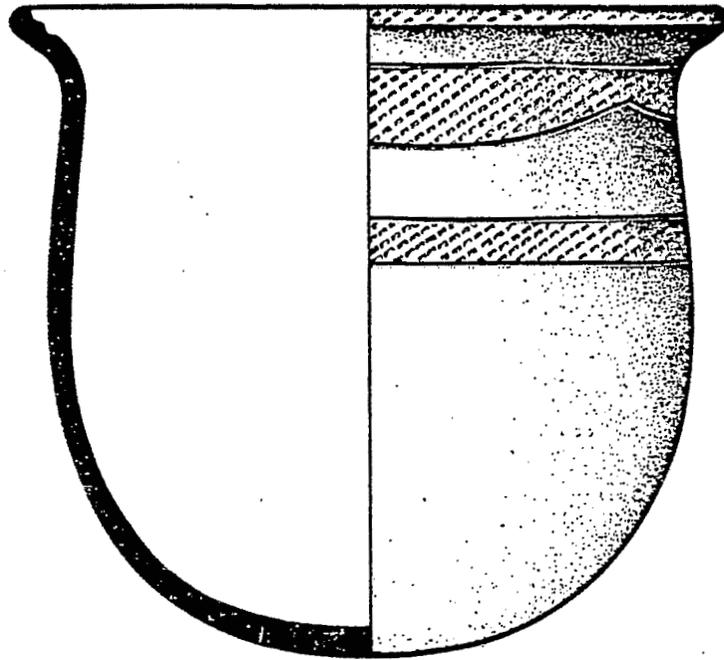


Figure I2: vase campanulé à deux cannelures internes, feston et bande (gisement et sépulture n° I fouillée en décembre 1979 lors de la découverte du site).

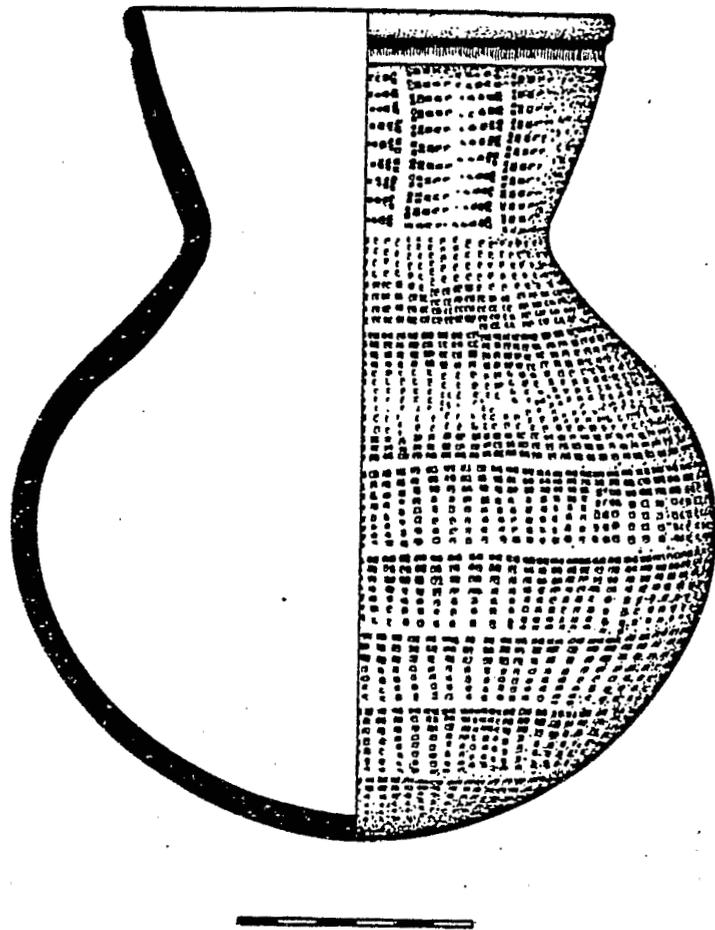


Figure I4: cruche à col évasé; décor couvrant à une cannelure (gisemen et sépulture n° 52 fouillée en compagnie de Fr. Paris).



Figure I5: la sépulture N° I fouillée en décembre 1979; c'est le type même du tumulus tronconique à cratère, édifié ici au pied de la colline gravée.

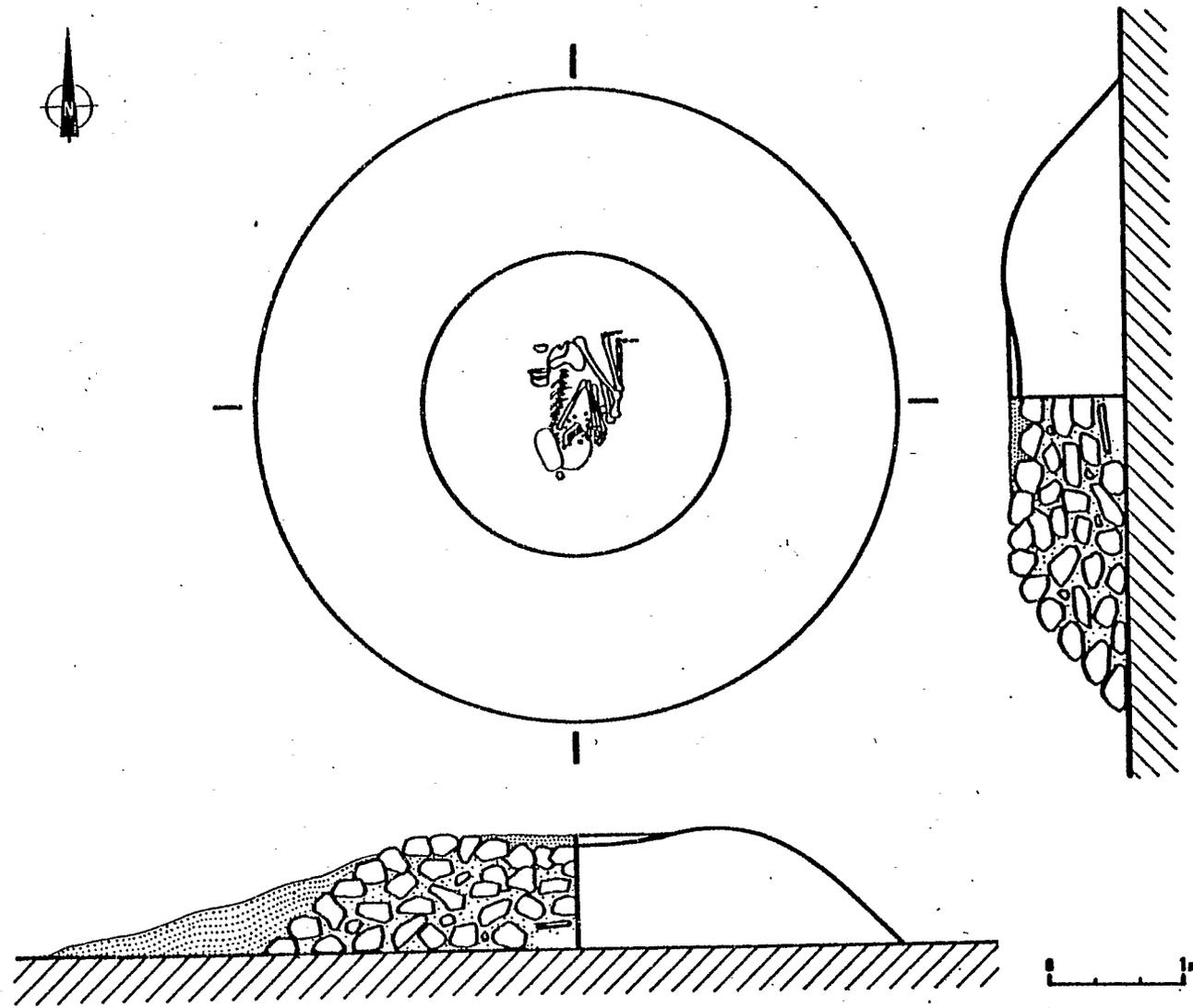


Figure 16 : plan et coupes orientées de la sépulture N° 1.

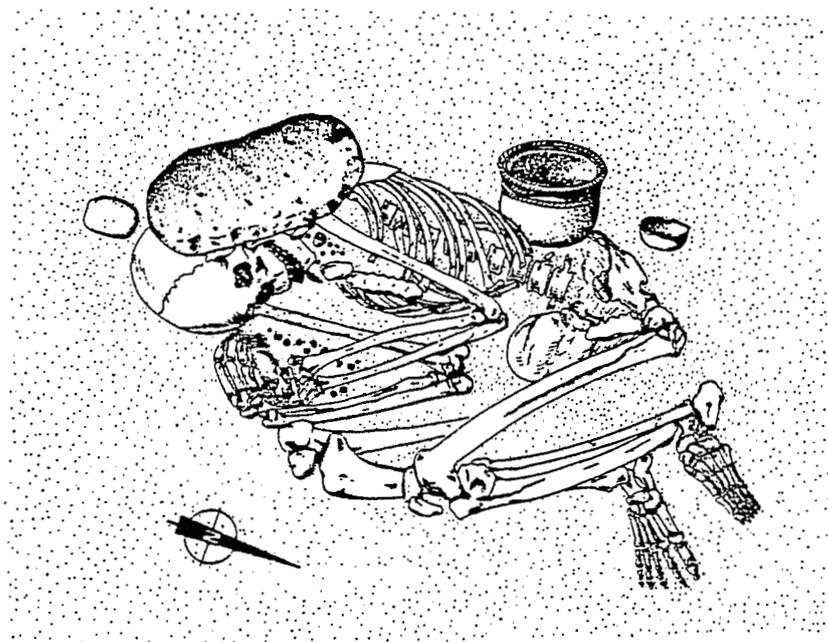


Figure I7: reconstitution de la position d'inhumation la plus probable; la parure et le mobilier funéraire sont dans leur position de découverte. Le vase campanulé est dessiné réassemblé.



Figure 18: la parure du mort; le petit bloc d'amazonite est à droite. A gauche, la petite coupe en talcschiste.

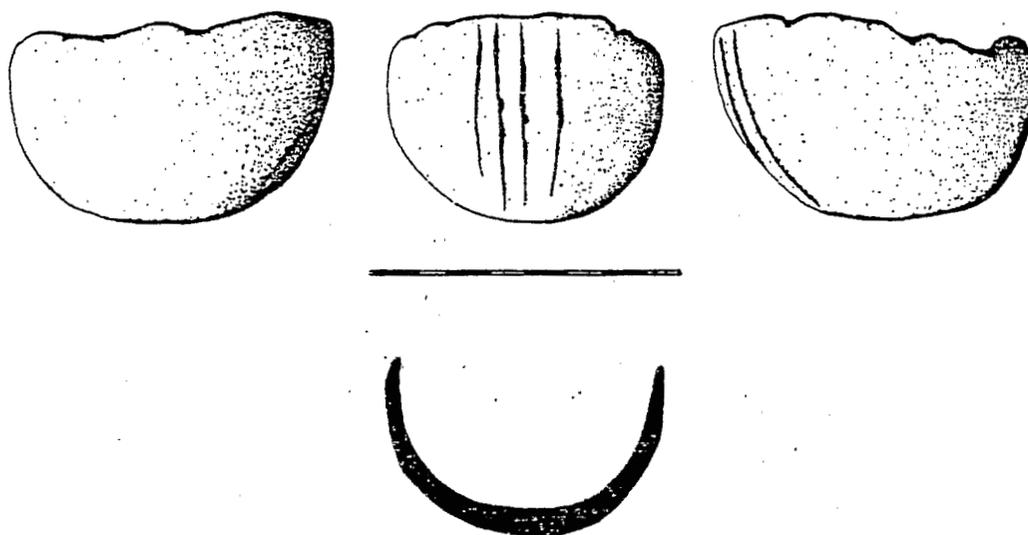


Figure 19: la petite coupe en talcschiste, face et profil.

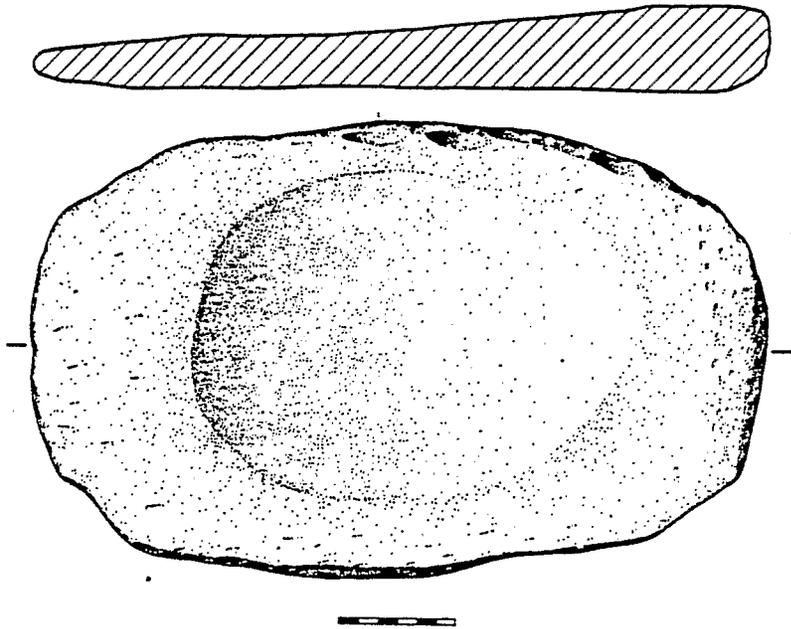


Figure 20: la meule retournée sur la tête du mort.

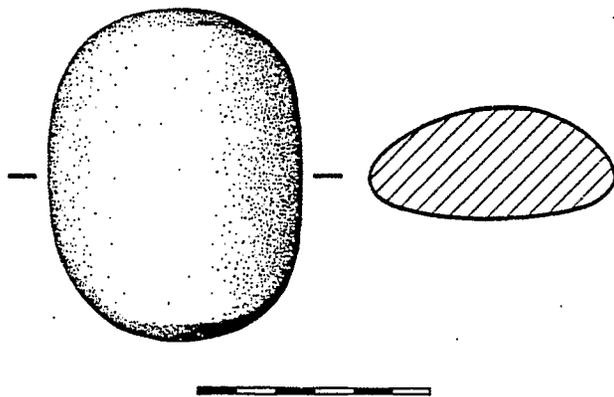


Figure 21: la molette placée derrière la tête du mort.

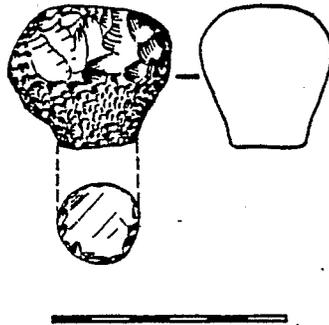


Figure 22: objet énigmatique en silex taillé dont la forme évoque celle d'un pommeau de canne.



Figure 23: représentation conventionnelle de l'homme, armé de sa lance à la pointe foliacée.

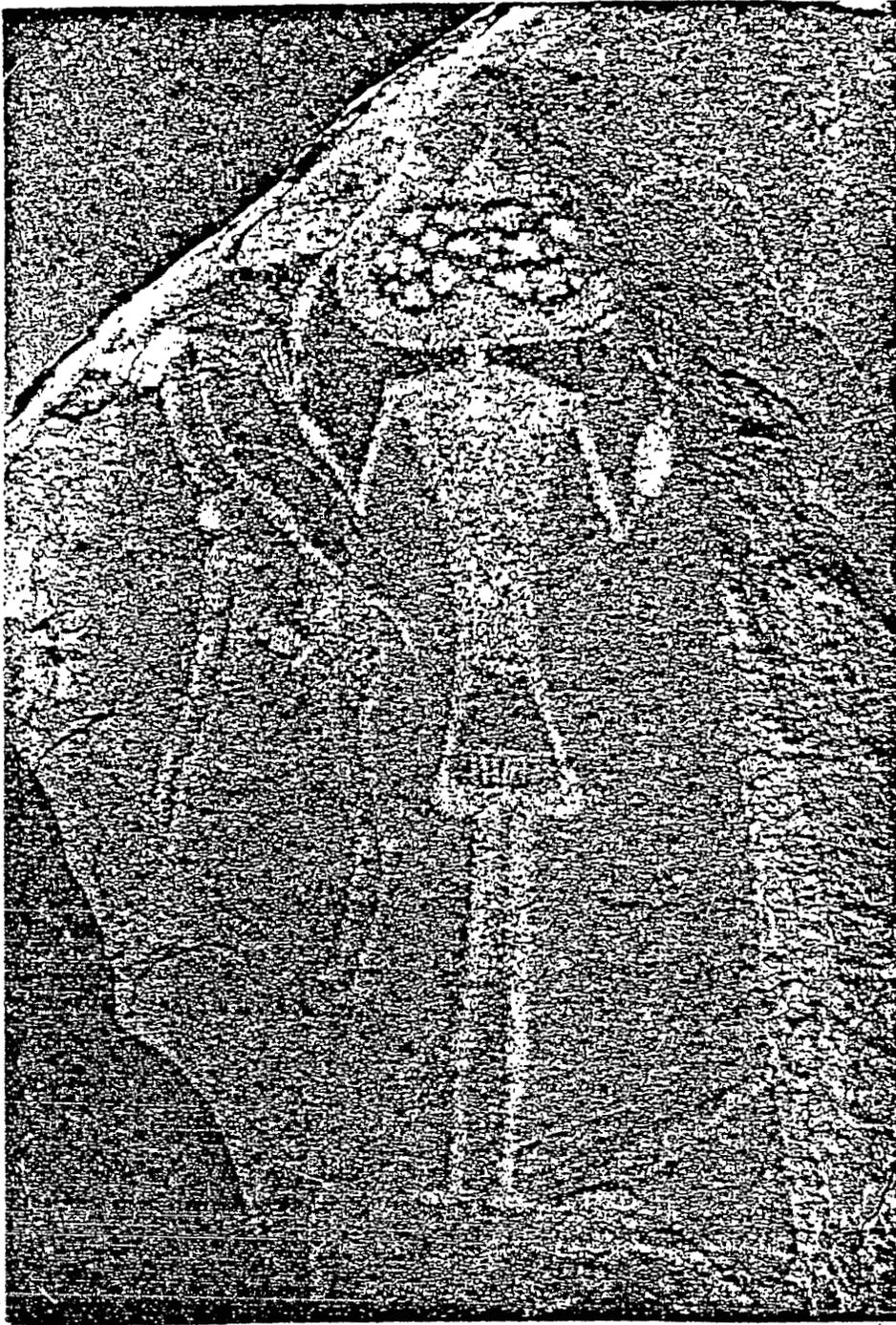


Fig
dans
dir
la p

Figure 24: personnage dépourvu de lance, beaucoup moins fréquent dans les représentations humaines; les mains sont dessinées avec soin, les avant-bras munis d'une sorte de manchon, ce qui est également rare. On notera le remplissage ajouré de la tête en tulipe, qui est par contre fréquent. L'homme est relié ici à une gazelle dama.

- les
- avant-bras
- notera
- fréquent

Fig
stér

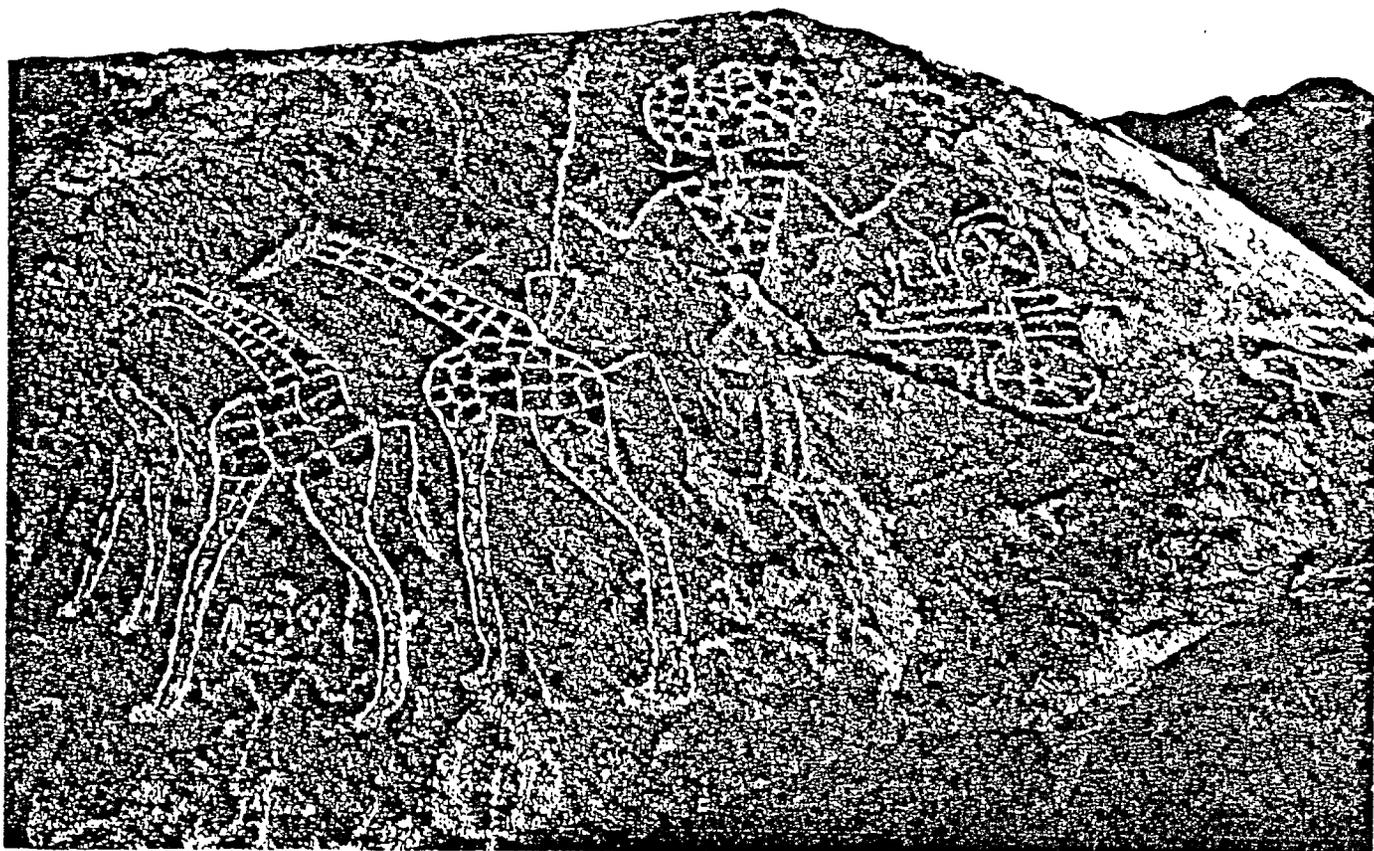


Figure 25: chasse à la girafe et char. Nous utilisons le terme "chasse" dans notre code d'analyse des gravures chaque fois que les lances sont dirigées contre les animaux sauvages, comme ici. La nervure centrale de la pointe de lance indique très probablement d'une armature métallique.

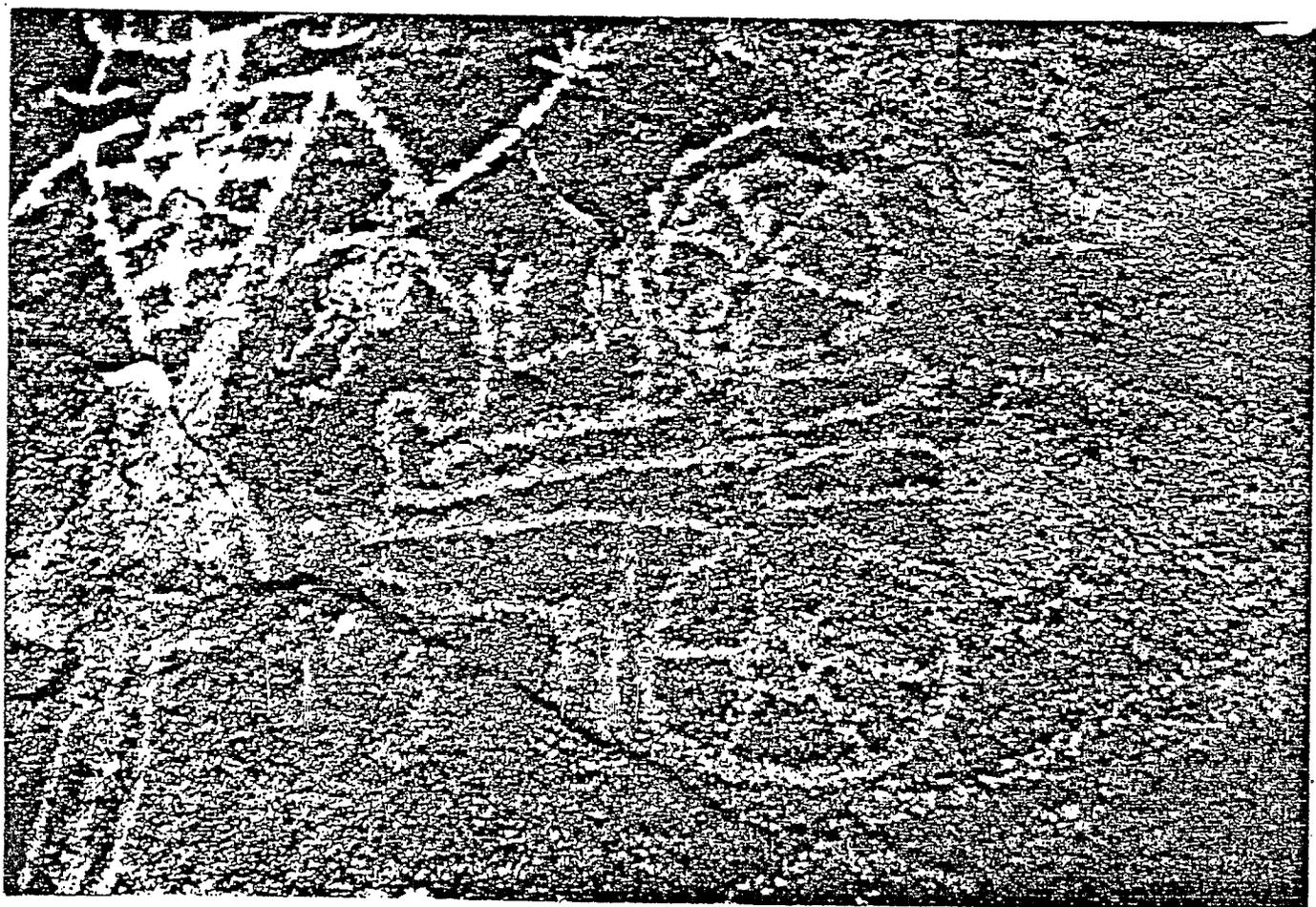


Figure 26: le char; sa représentation correspond également à un dessin stéréotypé dans l'Afrique orientale.

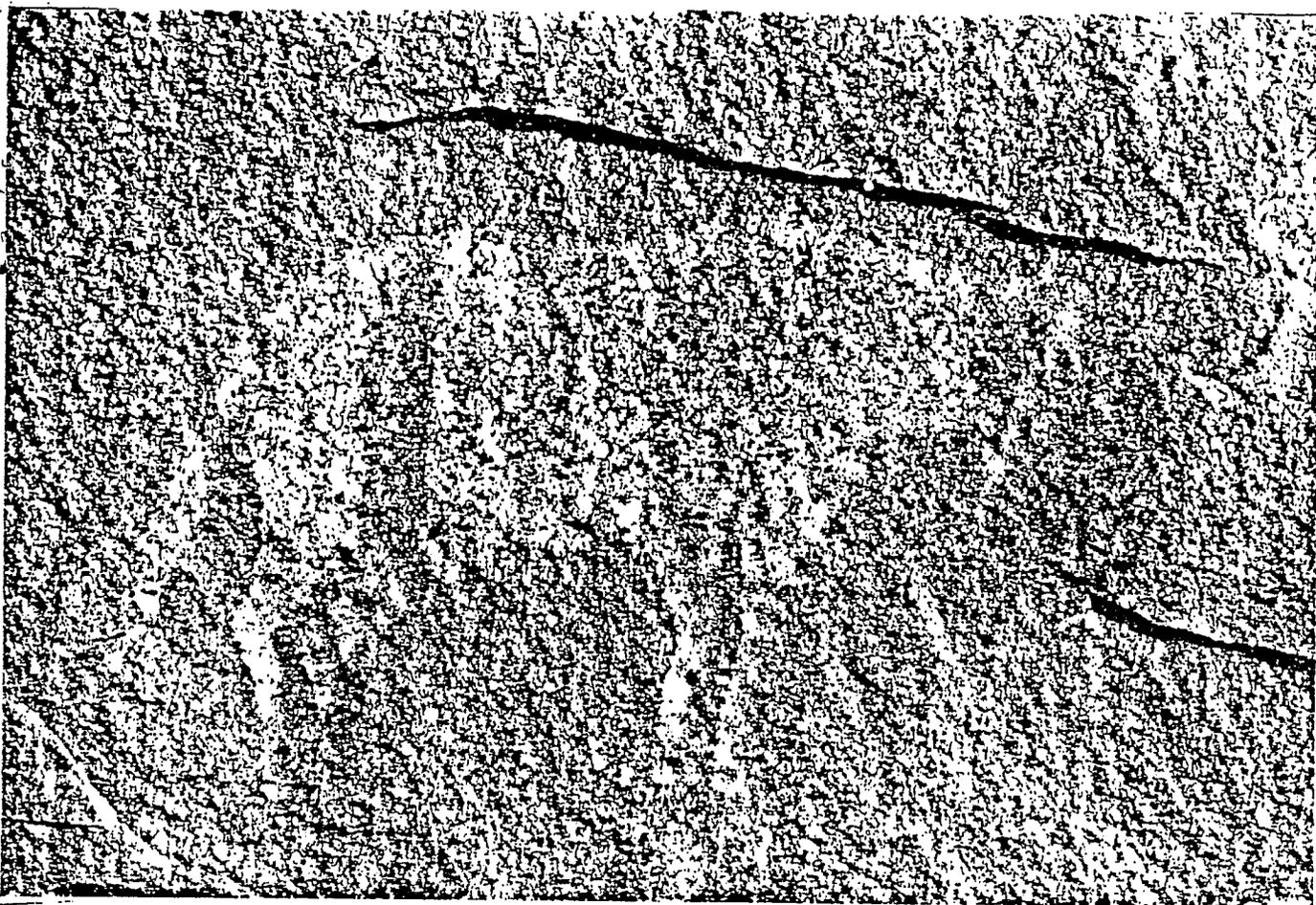


Figure 27: cheval.

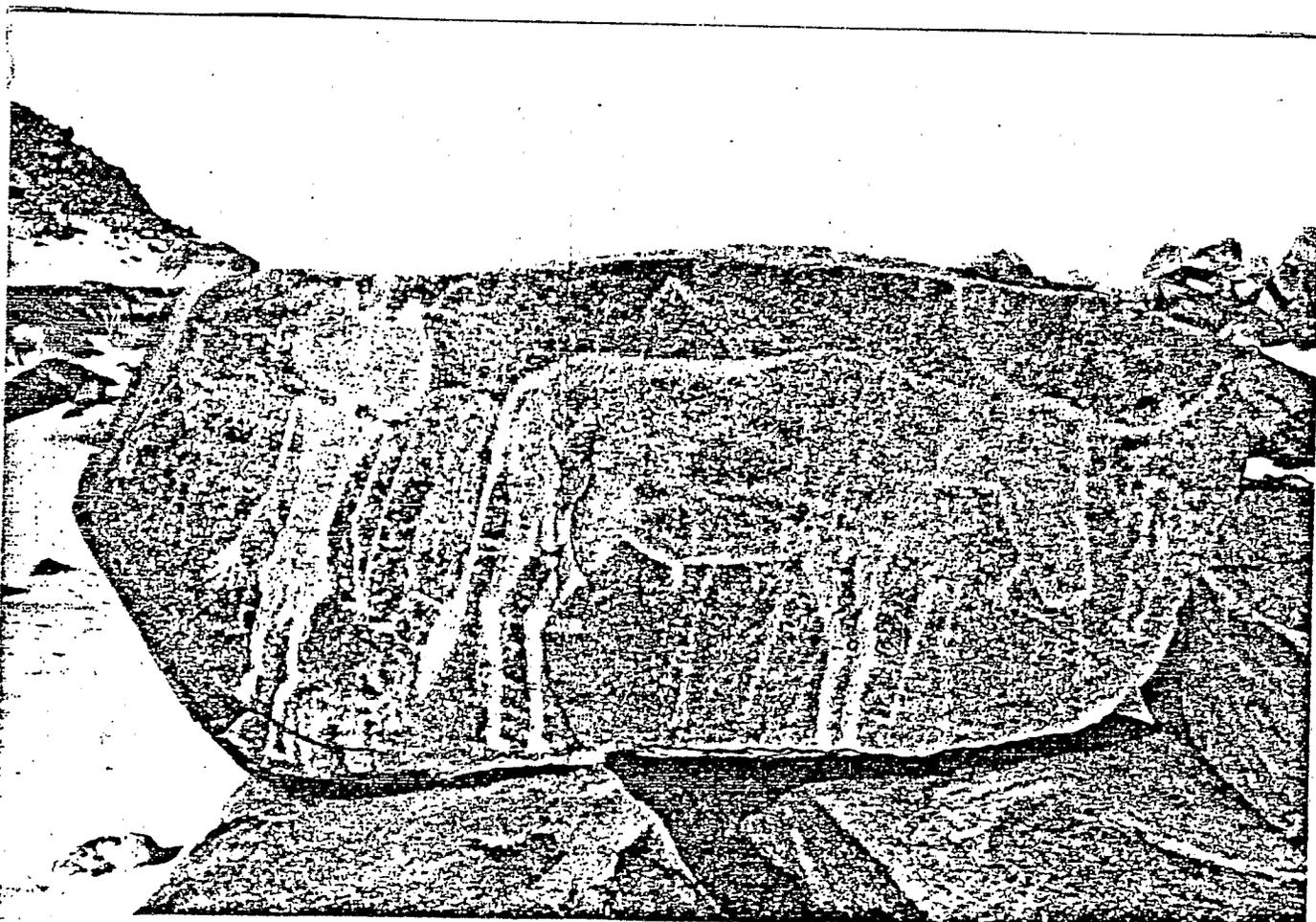


Figure 28: l'homme et le boeuf; celui-ci est en perspective tordue, les cornes étant dessinées de face sur un corps de profil.

Fi

Fi

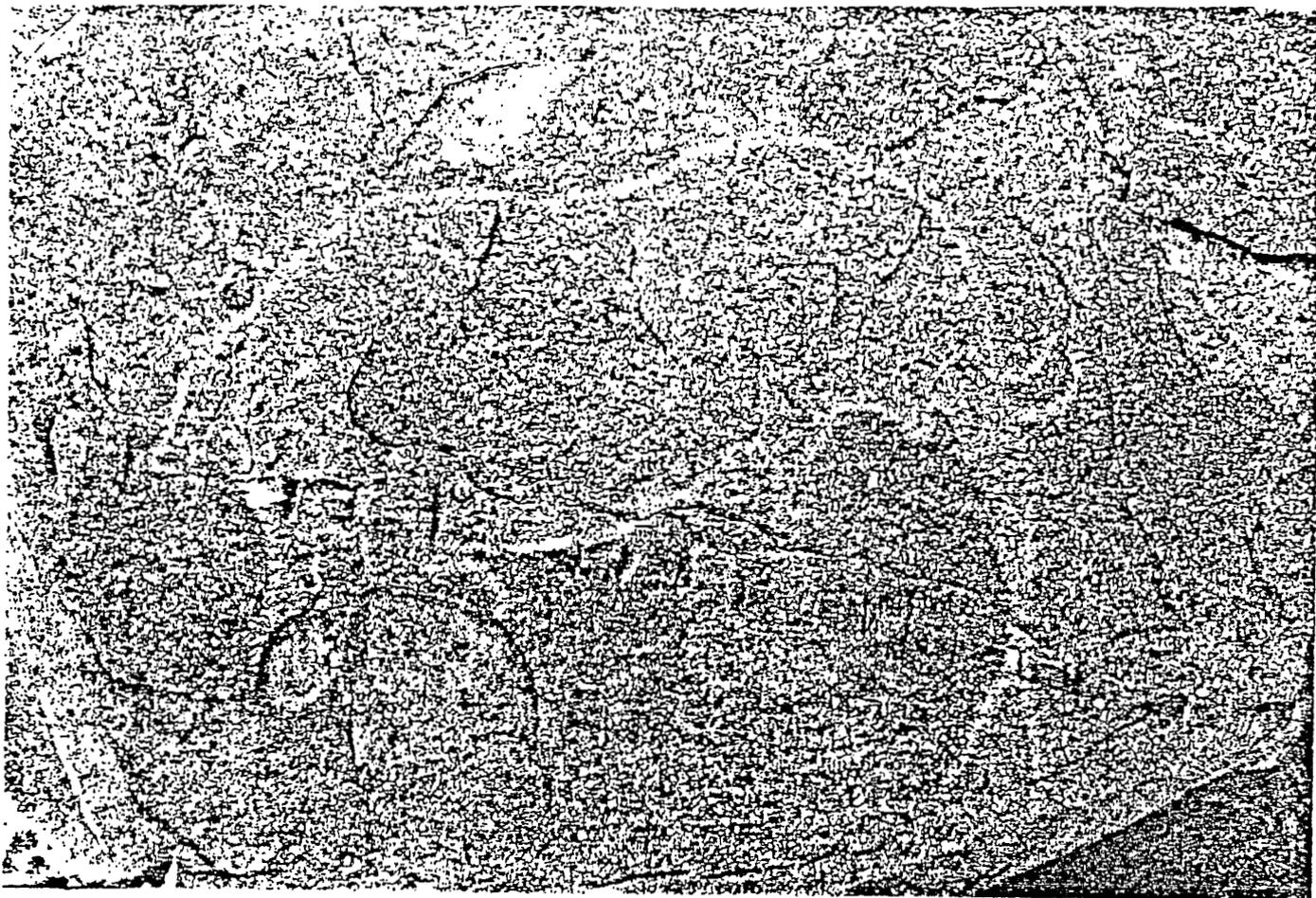


Figure 29: éléphant.

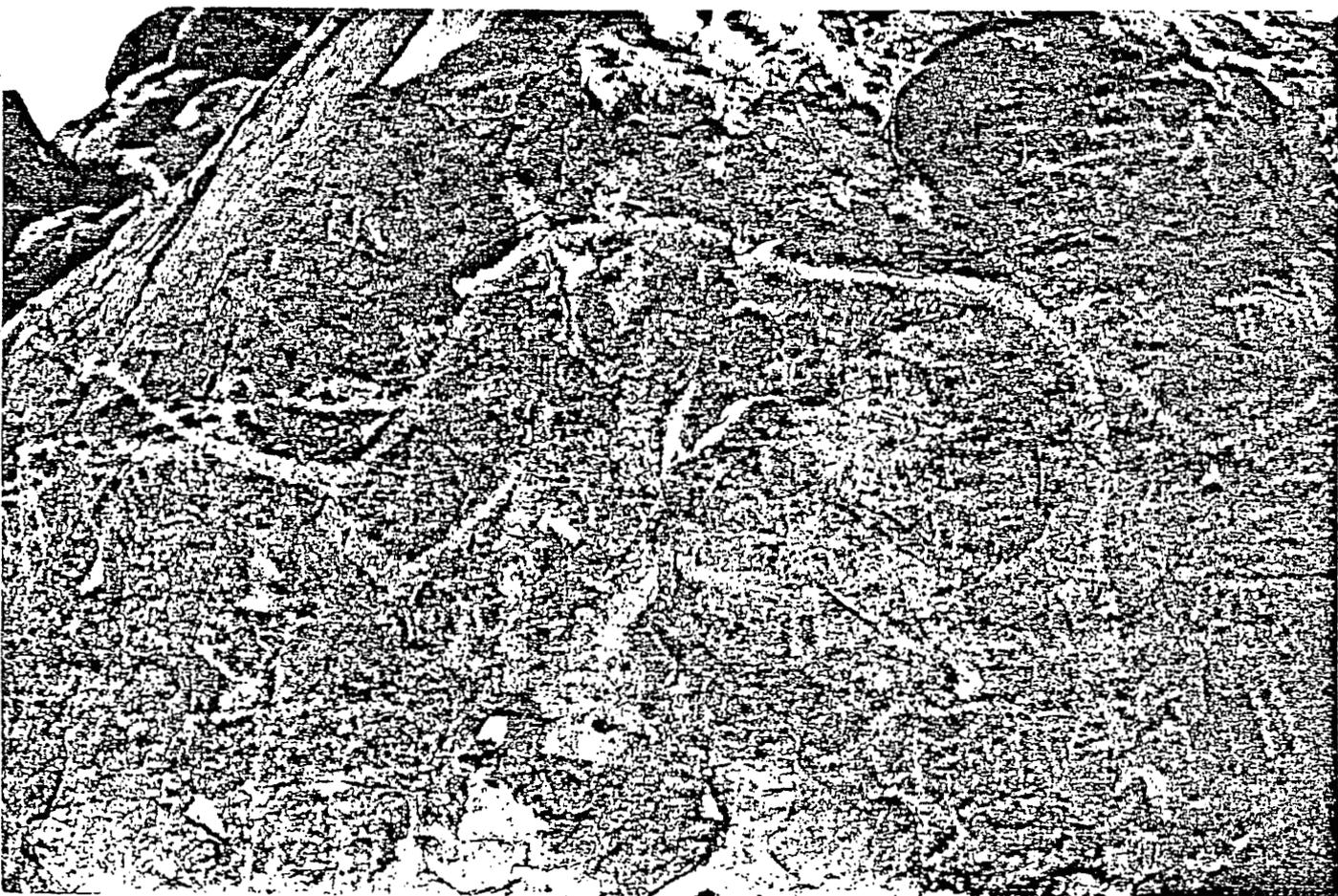


Figure 30: rhinocéros.



Figure 3I: lion.



Figure 32: autruche.



Figure 33: gazelle dama allaitant son petit.